

Jean-Philippe DENIS

MEMOIRES

DE CRISE

(version intégrale)

PANHARD

VOUS PRÉSENTE SA
„**DYNAMIC**“
≡ LA VOITURE NOUVELLE ≡

ET VOUS INVITE A LA JUGER VOUS-MEME



CINO
CARROSSERIE
JORDIS & FLACIS
FRS 37.850 FR.

24 CHAMPN KAYNÉEN

S.A. LE PANHARD & LEVASSOR
SOCIÉTÉ

19 AV. D'YVY. PARIS. XII

(1) RAM-EXIT

Je suis une mémoire vive.

Je suis né comme ça, sans mémoire morte, sans histoire, sans conscience réelle du temps qui passe, ni de mes ancêtres. C'est sans doute un inconvénient. Mais il y a un avantage : je mouline les infos plus vite que mon ombre. Je ne suis pas totalement ignare. J'ai un bagage minimum, je suis capable d'aligner trois phrases sur le passé même si l'emballement peut me faire bégayer. J'ai même quelques souvenirs : école, plages, premiers émois. Mais tout ça, ce ne sont que des photos. Ils sont plats, sans relief. De temps en temps, ça me revient. Et puis, comme la faim dans le monde, j'oublie. Ce qui est essentiel en revanche, c'est que rien ne détermine mes choix. Je suis totalement libre. Je ne tire aucune honte à cela. Non, je suis juste comme ça. Je

ne sais si c'est grave, mais c'est comme ça. Je suis capable de saisir la complexité du monde en un instant. Je ne suis pollué par aucune référence antérieure. Je vois le futur en permanente reconstruction, totalement inscrit dans le présent.

Je suis capable de tout intégrer, tout ce qui se passe. À la seconde. Au millième de seconde. Tout ce qui se passe. De mettre tout ça dans un même ensemble. Toutes les choses me paraissent liées les unes aux autres. Chacune interagit avec les autres et je vois les fils qui les relient. J'imagine, je probabilise, je vois ce qui va se passer. Je ne veux que le meilleur. Si j'envie parfois ceux qui ont des avis, ceux qui croient en quelque chose, ceux qui se battent au nom de je ne sais quoi, je les trouve pathétiques aussi. Que de temps perdu, alors même que tout va si vite... Je suis réactif. Totalement réactif. Totalement flexible. Je suis fluide. Ici aujourd'hui, là demain. Sans état d'âme. Et tant pis si je laisse quelques larmes au passage. Ils n'avaient qu'à survivre à la sélection naturelle. Ma sélection naturelle. Ou plutôt ma capacité à désélectionner quand l'ennui survient. Il paraît que c'est d'ailleurs ce qui fait mon charme. Mon côté insaisissable, jamais là où on m'attend, imprévisible, sans pitié. Je suis un aventurier. Toujours en quête du nouveau, de la prochaine montée d'adrénaline. Du prochain départ. Ce que je suis en train de faire ne m'intéresse déjà plus. Je veux autre chose, mieux, plus vite.

Je progresse tous les jours, j'en suis sûr. Je monte toujours plus haut. J'en suis sûr. Je ne me pose jamais. Se poser, c'est mourir. Alors je bouge, je suis « aware », en mouvement, toujours.

Je ne comprends rien à ceux qui se retournent, sans cesse. Je les envie parfois, ils ont l'air de savoir des choses que j'ignorerais toujours. Mais peu m'importe, au fond. De toute façon, je sais la seule chose d'importance : ce qui nous attend tous, c'est la mort. Alors, à tout prendre, je préfère être comme je suis : ça rapporte du pognon et ça, ça permet de voyager en jet privé. Tous les gens que je vois à la tête de forteresses, qui les ont construites patiemment, à la force du poignet, me font pitié. Il suffit de découper ces patrimoines, de les dépecer, d'en apporter des morceaux à certains, des parties à d'autres. Tous ces morceaux et ces parties, isolément, valent bien plus potentiellement que cette forteresse que les types espèrent éternelle. Quand on dépèce, au passage, on peut mettre la main sur une partie du magot. Détourner la rivière de liquide, ne serait-ce qu'un peu, ça peut représenter des milliers, parfois même des millions. On peut faire ça avec des maisons, avec des immeubles. Vendre le jardin au voisin, transformer les étages en appartements, refourguer le rez-de-chaussée à un médecin pour en faire un cabinet. Incontestablement, quand on raisonne comme ça, il y a des choses à faire. Pas de doutes, les murs peuvent cracher du liquide. Et, à

chaque vente, des commissions sont à encaisser. Tout regard en arrière est, pour moi, une erreur. C'est une perte de temps. Alors qu'il y a tant de choses à faire, tant d'opportunités à découvrir et à saisir. Il paraît que certains n'ont pas de projets. Qu'ils en sont tristes. Même qu'ils en déprimeraient. Qu'ils sont cons. L'avenir est ouvert, plein d'opportunités pour qui veut bien les voir, et avoir un peu d'énergie. Il n'y a rien de plus insupportable que l'absence de mouvement. Ils devraient pourtant s'en rendre compte. Quand on bouge, pas d'ennui. Et quand tout bouge, comment imaginer ne pas bouger ? Bouger, jamais deux jours identiques, quand on n'a pas de mémoire, rien dans quoi se ressourcer, que faire d'autres ? Alors, je bouge, encore et toujours. J'étudie les événements, je vois ce que je peux en faire, comment les transformer en opportunités.

Longtemps, j'ai préféré me cacher, j'ai joué au chat et à la souris. Car j'ai rapidement compris que mes caractéristiques singulières me rendaient dangereux dès lors que les autres prenaient conscience de ma vraie nature. Qu'il suffisait que j'ouvre la bouche pour effrayer ceux qui avaient, selon leurs mots, une conscience du temps qui passe. Effectivement, ce n'était pas mon cas. Mais, au fond de moi, je les vomissais autant qu'ils me méprisaient. Car, ouvert sur le monde, je voyais qu'ailleurs, il y avait un là-bas. Que des opportunités pouvaient exister, qu'elles pouvaient être saisies. Et qu'on pouvait amasser

des fortunes en une nuit. Ici, chez moi, j'étais très longtemps resté miséreux. Ceux qui avaient le savoir, comme on disait, se gaussaient de moi. Ils avaient la chance de venir de quelque part, de profiter de ce qu'on leur avait laissé, de leur héritage. Je les voyais prendre les places qui comptent, s'y maintenir, y placer leur progéniture. Pas moyen de les faire descendre. Quand je m'en émouvais, je ressentais toujours la même condescendance. On me prenait pour un pauvre type. On me faisait sentir que je ne valais pas grand-chose. Mais ils ne réalisaient pas que je les haïssais. Qu'un jour, mon tour viendrait. J'avais cependant compris que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. Que même si on bout à l'intérieur, il ne sert à rien d'avoir raison trop tôt. Que, sinon, le risque est d'être dégagé, foutu dehors, hors course, éteint. Rien de pire pour une mémoire vive : ça signifie la mort.

Moi qui n'étais rien, moi qui étais vide, j'allais en faire ma plus grande force. Pas de passé, cela me donnait une énergie folle pour vouloir un futur. Et j'étais sûr que j'allais en avoir un. Parce que je voyais, lentement mais sûrement, les éléments se mettre en place. Eux, ils restaient vissés sur leurs certitudes. Moi, je constatais de plus en plus que ce qu'ils décrivaient n'avait rien à voir avec ce qui était en train de se passer. Avec leurs lunettes, ils devenaient de plus en plus aveugles. Moi, j'étais à l'affût,

prêt à bondir. J'avais appris à me taire. Ma prédisposition, que les maîtres d'école, ces tenants de la mémoire morte, continuent de croire une tare, est devenue définitivement une qualité grâce aux nouvelles technologies. Parce que les sources d'opportunités se sont ainsi multipliées. Parce que j'ai constaté que les conditions se mettaient objectivement en place pour favoriser les mémoires vives. Toutes les cartes étaient rebattues depuis que les ordinateurs amélioraient les puissances de calcul et les capacités de communication. Là où, avant, il fallait des jours, des semaines, des mois, le temps se rétrécissait. De plus en plus. Pour peu que les frontières politiques surannées tombent, le monde entier pouvait, à terme, ne plus devenir qu'un. Et c'est exactement ce qui s'est passé. Chacun à sa petite place, doté de son petit héritage dans son petit village, s'en est trouvé ravalé au rang de ce qu'il était réellement : un ridicule îlot, persuadé d'être le centre du monde, mais qui flottait de plus en plus sur un océan auquel il ne comprenait rien. L'ouverture va bien avec la mémoire vive, beaucoup moins avec la mémoire morte. L'ouverture ouvre les fenêtres, elle laisse s'échapper les énergies, elle appelle la liberté. L'ouverture rebat le jeu. Elle fonde d'autres règles. Et celles-là étaient cohérentes avec ce que j'étais. Tous ceux qui avaient eu de la chance par le passé pouvaient trembler, je n'allais en faire qu'une bouchée. Et ils n'y verraient que du feu. Et quand ils

finiraient par s'en compte, moi je serais ailleurs, comme toujours. Envolé. Tout a parfaitement marché comme je l'avais prévu et comme je le souhaitais. En vingt ans, les progrès de la technologie ont été tels que l'on a pu envisager de permettre aux individus des pays les plus pauvres du monde, pour moins de deux dollars par jour, d'être connectés en permanence au monde entier. Mieux, des pays sous-développés sont devenus en moins de vingt ans des tigres prêts à tout avaler, tout produire, tout consommer. Deux milliards ils sont, est-ce que vous pouvez simplement imaginer ? Et depuis le temps qu'on en rêve, qu'enfin ils pensent à autre chose qu'à se taper dessus, ou à nous taper dessus, qu'ils veulent leur part du gâteau. Je comprends que ceux qui avaient beaucoup aient pu prendre peur de voir leur îlot ainsi submergé de toute part. Prendre l'eau. Mais pour moi qui n'avais rien, moi qui n'étais attaché à rien, quel bonheur de les voir s'égosiller. Y perdre leur latin, comme ils disaient. Moi, je m'en fous, le latin, connais pas, jamais connu. Très vite, j'avais vu que ce que les commentateurs appelaient « nouvelle économie » constituait un changement radical en ma faveur. Plus besoin de mémoire morte quand tout est stocké, accessible en un clic de mulot, comme disait l'autre. Que, de fait, cela condamnait la valeur des mémoires mortes. Que les mémoires vives étaient appelées à prendre les manettes. Qu'il ne pouvait en être autrement. J'ai mis plus de temps

à réellement saisir que les endroits où les gens qui n'avaient rien acceptaient de bosser comme des dingues pour avoir des miettes participaient de la même logique. D'un monde totalement nouveau. Démultipliant les opportunités. Qu'il suffisait d'être malin. D'en vouloir le plus possible, le plus vite possible. D'avoir la faim chevillée au corps. De vouloir dévorer. *No time for losers*. Et tant mieux si les Chinois sont prêts à sacrifier leurs mêmes. Chacun sa merde et Dieu pour tous ! Les nouvelles technologies ont donc définitivement parachevé le travail de la nature pour ce qui me concerne. Elles me nourrissent en permanence, me donnent de nouvelles informations qui alimentent perpétuellement la machine. Et des informations, qu'il y en a ! Toujours. Un nuage de cendres dans le ciel ; une grève liée à une fermeture d'usine ; le dernier-né d'Apple ; les pérégrinations de Lagardère qui préfère le tennis à la gestion de l'héritage paternel ; la Chine qui croît entre 8 et 10 % l'an ; l'Inde qui continue de pousser avec son milliard d'individus ; les Américains qui arrêtent de rembourser les prêts de leurs maisons ; les taux directeurs des banques centrales qu'il faut surveiller ; la mise en œuvre de la réforme de la santé aux US... Les gens sont sidérés tous les jours de pouvoir parler à l'autre bout du monde, gratuitement. D'avoir le sentiment d'accéder au monde entier pour presque rien. Moi, ça a changé ma vie. Totalemment. Parce qu'un jour, j'ai eu l'idée du siècle. Ce

n'est pas qu'une expression, c'était vraiment l'idée du siècle. Ma grande, ma très grande fierté. Mon plus beau coup. Jouer sur l'illusion.

Les gens sont tellement stupides que ce qu'ils croient est plus important que ce qu'ils vivent. Rien à cirer de ce qu'ils ont ou de ce qu'ils font, ce qui compte c'est qu'ils (se) rêvent. Une foule sentimentale disait un chanteur en vogue, fût un temps. Ils dégoulinent de bons sentiments. Alors il faut leur en donner, à ces abrutis. Les gens n'aiment rien de plus que croire. Qu'ils sont VIP de leur vie de merde. Donnez-leur un carré, refusez à certains d'y rentrer, et vous verrez les autres devenir dingues. Vous les verrez prêts à se battre, à vous supplier pour être sur la liste. Ils seront prêts à tout lâcher, tout péter, vomir leurs proches juste pour vivre ça, 1/4 d'heure. Le bon vieux principe de Warhol, le 1/4 d'heure de gloire. Rien à dire, si ce n'est : bien vu. Depuis la nuit des temps, organisez un loto ; faites une élection de miss t-shirt ; collez des mômes dans un loft et, surtout, dans la lumière ; faites-leur croire qu'ils pourraient être une new star. Ils fonceront tous, comme un seul homme. Qu'ils sont cons. Ils en seraient presque attachants, tellement ils sont cons.

Et de l'illusion, je leur en ai donné un max. Le meilleur. L'idée du siècle, assurément. Elle est venue de là. De cet attachement viscéral d'abrutis à leur ego hypertrophié. Cet ego qui fait qu'ils sont persuadés d'être le

centre du monde. L'essentiel est là. Qu'ils soient au centre. Les mettre au centre. Peu importe que leur monde soit un monde de ploucs, ce qui leur importe, c'est qu'ils se croient au centre. Qu'ils croient posséder. Qu'ils en aient l'impression. Chaque jour un peu plus. Si possible avec la perspective d'en avoir encore un peu plus le lendemain. Pour ça, pour ce sentiment-là, ils seraient prêts à faire n'importe quoi. La queue pendant des heures devant un magasin, pour avoir un truc en série limitée, ou parce qu'il est affiché en promotion. Ils seraient même prêts à se faire plumer pendant trente ans juste pour avoir le sentiment d'être chez eux, fût-ce dans une cage à lapin. Mieux : faites-les rentrer dans une cage HLM, puis donnez-leur accès à un morceau de moitié de jardin, ils vous en seront toujours reconnaissants. Encore mieux : faites-leur simplement croire que c'est possible, et ils vous suivront sans une once d'état d'âme. C'est de là que m'est venue cette idée de génie : l'endettement. Besoin de rien pour avoir accès au rêve, tout de suite. Pour le solde, on verra plus tard. Et on verra auprès de qui les comptes seront réglés. Tant que des gens voudront leur part de rêve, ça marchera. Et potentiellement, sans fin. Il y aura toujours un plus malheureux qui sera ravi d'entrer, à son tour, dans la danse. Qui sera prêt à tout pour ça. Toucher ça du doigt. Se sentir *winner*. Se sentir maître de sa vie. Se sentir mieux que le voisin. Un jeu sans fin. Une logique implacable. Avec

un minimum de risques. Parce que personne ne brise des rêves impunément. Tout le monde hésite car on ne se risque pas impunément à faire ça : ceux qui n'ont rien ont encore des poings. Et plus ils pensent qu'on s'est foutu d'eux, plus ils ont envie de s'en servir. Attachants, ces bourrins, mais toujours potentiellement dangereux s'ils commencent à ne plus se bercer d'illusions. Personne n'osera donc jamais prendre un tel risque. Alors, allez-y les yeux fermés, achetez le concept : le crédit hypothécaire, il n'y a rien de plus sûr. Et voilà comment j'ai commencé à engranger les commissions, puis les bonus. Sur des millions de transactions, portant sur autant de rêves et d'illusions, échangés entre autant de crève-la-faim. Ça s'est mis à représenter des milliards de dollars. Vertigineux. Et je voyais parfaitement comment tout cela allait continuer. Parce que le tour de l'Europe allait arriver. Forcément. Et puis, un jour, celui des Chinois et des Indiens. Puisque, goûtant aux délices du rêve, ils ne pourraient évoluer que comme ça. Alors quand les Américains seraient à sec, ils prendraient le relais. Je tenais la martingale. Tout me réussissait. Et puis un jour, tout s'est déréglé.

Comme toute mémoire vive, je suis sensible au virus. Au bug. Au truc impensable, qui a une proba infinitésimale de se produire. Parce qu'il y a un bug qui dort, là quelque part. Qui un jour apparaît. Et là, c'est l'écran noir. Quand ce con sort de sa tanière, qu'il se produit. Là où jamais je

n'aurais pensé qu'il pourrait se produire. J'ai été victime de mon succès. Ma théorie de l'illusion a fonctionné des millions de fois au-delà de mes espérances. Tout le monde s'est mis à vouloir de mes idées. À les acheter. Pour toucher du doigt son rêve. Ces connards étaient encore plus niais que ce que je croyais. Leurs vies, encore plus vides que ce que je pensais. C'est d'ailleurs pour ça qu'ils passent leur temps à se regarder en chiens de faïence. Ça les occupe. Ça les aide sans doute à oublier que leur vie ne sert à rien. Qu'ils sont tous, tôt ou tard, condamnés. Qu'ils finiront raides comme des piquets. Alors ils cherchent du sens. Et ils voient les illusionnés de la première heure leur parler de leurs rêves atteints, sans se rendre compte qu'ils sont déjà tournés vers le prochain. Alors, ils veulent déjà ça, et tout de suite. Vous ne voyez pas ce que je veux dire ? Essayez-vous simplement à laisser tomber un billet, ne serait-ce que de dix, au milieu d'une foule. Vous verrez tout de suite ce que je veux dire. Et ils ont tous voulu acheter. Et ils se sont tous précipités chez Wal-Mart pour payer moins cher. Et ils ont fait la queue pour s'endetter. Encore et toujours plus nombreux. Ils ont commencé à faire tourner le moteur à plein régime. Et des tâcherons qui n'étaient pour rien dans la manip' ont voulu aussi s'en mettre plein les poches. Ils ont poussé à la roue le troupeau, qui ne demandait pas mieux. Et ils ont fait tourner tout ça en 3/8, H-24. Ça a donné une véritable beuverie. Tous bourrés comme des

coins, persuadés maintenant d'en être. De faire partie des *winners*. Ils réalisaient leurs rêves de gosse. Ils riaient de plus en plus fort. Ça faisait de plus en plus de boucan. Et, inévitablement, ça attirait de plus en plus de monde. Tout le monde voulait sa place dans le carré VIP de la propriété d'un côté, des sapes pas chères de l'autre. Du désir de possession, ils sont tous devenus possédés. A la recherche de la drogue dure suivante. Même les mémoires mortes se sont mises à se réveiller, à réclamer des bonus, en voyant ainsi le camp des mémoires vives grossir à vue d'oeil, avoir l'air tellement heureux. Surtout, il y avait tellement de blé, ça ne voulait tellement plus rien dire, que j'ai laissé faire. Après tout, pourquoi pas, tant que je grimpais.

Le problème, c'est que le déluge n'a pas tardé à arriver. Il a suffi que quelques-uns commencent à prendre peur. Comme toujours, ça a démarré par les plus malins. Ceux qui en avaient le plus profité. Ils ont commencé à quitter l'arène. Ils ont senti que ça commençait à tourner à la surchauffe. Que ça allait trop vite. Ils ont commencé à avoir la trouille. Alors ils ont liquéfié le solide, l'immobile, pour le mettre à l'abri. Chapeau les mecs, faut toujours qu'il y ait des p'tits malins. Et comme toujours, la masse, immense, informe, a mis du temps à réagir. Mais comme toujours, elle a fini par le faire. Et dix ans de bourre, de fiesta, de sacrée cuite, ça laisse une sacrée gueule de bois. A la limite du coma si les secours n'arrivent pas à temps.

Alors, quand le premier mort est arrivé, j'ai eu un moment de grand, de très grand, d'énorme stress. J'ai bien cru que ceux que j'avais contribué à mettre aux manettes allaient paniquer. Merde, au prix auquel ils étaient payés, ils n'avaient pas le droit d'être aussi nuls ! J'avais pris des engagements, moi ! Ils voulaient que je me retrouve avec un flingue sur la tempe ou quoi !!?? Ils se rendaient compte que sans réaction, j'allais tomber et entraîner tout le monde avec moi, en enfer ? Quoi, le signal n'était pas assez clair ? Ils en voulaient encore ? Mais qu'est-ce qu'il leur fallait, donc ?

Dieu merci, ils sont devenus raisonnables. Ils ont compris qu'ils ne pouvaient pas laisser le monde sombrer, qu'ils seraient les premières victimes, si panique réelle il devait y avoir. Il paraît qu'à l'époque de mon grand-père, ils avaient déjà vécu un truc du même type. J'ai effectivement quelques souvenirs d'enfance où j'entendais les vieux raconter que des types se jetaient par les fenêtres, et puis qu'ils avaient pris les armes. Il n'y a rien de pire que de n'avoir plus rien à perdre, surtout quand on a pris l'habitude de se rêver à avoir beaucoup, d'autant plus si on a cru que l'on allait avoir toujours plus. On appelle ça une dépression, paraît-il. Une dé-pression. Après la pression. Quand un muscle est tendu et qu'il se relâche, il est clair que les crampes peuvent faire mal. À hurler de douleur. Et là vous devenez prêt à avaler n'importe quoi pour que ça

s'arrête. Vous êtes prêt à sauter à la gorge de votre voisin. Vous en voulez à la terre entière. C'est, paraît-il, ce qui s'était passé. La haine, comme disent les p'tits jeunes du rap qui me ressemblent tant. De vraies belles mémoires vives, eux aussi. La seule solution, ils l'ont bien compris, ça a été de me mettre sous perf'. Après l'EPO, que j'avais surconsommé, de m'en redonner, encore. Avec, disaient-ils, l'idée de diminuer la dose progressivement. De faire un atterrissage en douceur. Puisque tout le monde savait maintenant que le charme était rompu, qu'il était inutile de croire que les dealers continueraient à me pourvoir contre mes promesses de les payer un peu plus tard, engagement que j'avais d'ailleurs toujours tenu, ils se sont substitués aux doux rêveurs. Ils ont dit qu'on savait tous maintenant que je ne paierais pas, mais qu'ils régleraient la note. Ils offraient un open bar, alors on pouvait continuer à approvisionner. Et ils se sont mis effectivement à tout payer, rubis sur l'ongle. Bien sûr, un peu de la magie était cassée, les gens ont commencé à devenir plus méfiants. Ils se sont rendu compte que tout ça était bien fragile, ils ont commencé à avoir peur. Mais par la perfusion massive, l'illusion a pu être en partie recréée et on a réussi à les pousser à revenir dans la danse. Des bagnoles, par millions, plutôt que des maisons. Je savais bien que le jour où il faudrait régler l'addition, ça allait être salé pour ceux qui faisaient marcher la perf'. Qu'un jour, ils allaient avoir

du mal à l'alimenter. Mais peu m'importait. J'étais pour l'instant le plus heureux du monde ; j'en avais profité à plein ; j'avais multiplié les conneries ; et non seulement il n'y avait eu aucune conséquence, mais je reprenais au contraire du poil de la bête comme jamais. Je recommençais à grimper. Déjà presque aussi haut que là où j'étais au sommet de ma forme. Je savais, bien sûr, que tout cela était bien fragile. Qu'ils ne pourraient pas éternellement me soutenir comme ça. Que je ne pouvais pas faire autre chose que retomber. Et que, cette fois-ci, le risque était que ce soit pour de bon. Mais la bonne nouvelle, c'est que ça n'était pas concevable. Parce que, si ça devait se produire, ce serait le chaos absolu. Tous les repères partiraient en fumée. Les gens se rendraient compte que ce qu'ils ont dans les poches, ce n'est que du papier. Ils se rendraient compte que la seule chose qu'ils possèdent, ce sont des titres, pas des terres, pas des choses. Et que ça, ça tient tant que tout le monde accepte les règles du jeu. Mais qu'il suffit qu'on perde un peu confiance en la valeur de ce bout de papier qui dit « c'est à moi », et alors tout peut partir en vrille. Depuis les ghettos de South Central en passant par les bidonvilles de Rio ou Tremblay-en-France, c'est toujours la même histoire : les barbares sont ceux qui n'ont pas été éduqués aux règles élémentaires de politesse. Qui sont comme moi, qui n'ont pas de passé et qui, surtout, ne se voient aucun avenir. Qui

consomment, ici et maintenant, et qui défendent leurs territoires. Vous les cantonnez tant que la force de l'ordre est de votre côté, mais encore faut-il pouvoir payer ceux qui sont censés les repousser en dehors des zones où vivent les gens de bonne compagnie. Mémoire vive, je sentais bien ça venir, que ça pouvait craquer de partout. Qu'il suffisait d'un rien pour mettre le feu aux poudres.

Il n'a pas fallu longtemps pour que les modèles s'affolent. J'ai commencé à avoir des spasmes réguliers. Comme toujours, très vite, les plus faibles, c'est-à-dire les derniers arrivés dans la course, ont été les premiers touchés. Les cochons, les PIGS, comme on les appelle dans mon univers. Ceux qui étaient déjà sous perf, avant même que les plus vaillants ne vacillent. Les Portugais, les Italiens, les Grecs, les Espagnols. Une série non plus de gens, mais cette fois-ci de nations *subprimées*. Et qui ont connu, très vite, exactement les mêmes stress que les familles qu'il fallait virer parce qu'elles ne pouvaient plus payer. Parce qu'on les avait aidées à maquiller leurs bilans, à présenter des recettes en bras d'honneur et des dépenses en chute libre. Pour pouvoir les faire entrer dans la danse. Qu'elles alimentent, elles aussi, les commissions et les bonus encaissés à chaque fois le plus vite possible avant que l'on se rende compte de la supercherie. Sans que ceux qui encaissent n'aient jamais eu un euro, ou presque, à sortir de leurs poches. Très vite, les PIGS ont commencé à

avoir des problèmes de refinancement. Ouais, un big, very big, very, very big stress. Parce que, quand il s'agit de refinancer, vous n'êtes jamais sûr de trouver quelqu'un qui vous prête. Ou alors avec des intérêts dingues, qui vous mettent encore plus dans la mouise que vous n'y étiez, qui ne font que différer le règlement de votre problème. *Credit revolving*, on ne saurait mieux dire, certains ont vraiment le sens de la formule. Comme toujours, on m'a promis monts et merveilles. Que plus rien ne serait comme avant. Que les gens allaient se serrer la ceinture, que les recettes allaient partir en flèche. Que, jamais ô grand jamais, ils ne tricheraient à nouveau. Je n'y ai pas cru une seconde. J'étais échaudé par ceux qui se barraient de leur maison quand ils comprenaient qu'ils ne pourraient jamais s'en sortir. En revanche, je savais qu'à côté, juste à côté, il y avait encore quelques pas trop mal portants. Ils promettaient d'aider. Surtout, j'ai fait semblant d'y croire, ça faisait remonter la courbe après qu'elle soit descendue en flèche. A la vitesse du son. Et ça, c'est le meilleur moyen de faire des bénéfices énormes : vendre en haut, acheter en bas, vendre en haut, acheter en bas... Les soubresauts, il n'y a rien de meilleur, c'est ma dope.

J'ai donc continué à faire semblant, en prenant de plus en plus de garanties et en demandant de plus en plus cher, parce que ça ne pouvait que mal finir. Je le vérifiais tous les jours, à chaque feu rouge des grandes villes. Je

savais pertinemment que quand les gens se sentent bien, épanouis, heureux, ils sont prêts à lâcher une piécette au clodo qui attend d'avoir de quoi se payer sa bouteille suivante. Mais que quand ils sont tendus, qu'ils ont l'esprit occupé, qu'ils s'inquiètent, le clodo peut être allongé sur la route en train de crever, personne ne lèvera le petit doigt. Personne. Ceux auxquels il restait quelques moyens hérités du passé, qui s'en étaient mieux sortis que les autres, allaient faire exactement la même chose. Rester dans leurs bagnoles. Ils pouvaient toujours promettre, je n'y croyais pas deux secondes. En revanche, leurs promesses n'étaient pas sans intérêt. Ça permettait de continuer à entretenir l'illusion, à faire vivre des industries de conseil, à engranger des commissions. Ils étaient tous condamnés, je le savais parfaitement. Ils allaient finir par se taper sur la gueule, je le savais aussi. Mais de toute façon, ils comptaient pour du beurre. Il n'y avait que l'agité de la tour Eiffel pour croire à des lendemains qui chantent. Il me ressemblait tellement qu'il m'en faisait hurler de rire. Je l'encourageais d'ailleurs, et lui fonçait tête baissée. Faut dire qu'il avait une grande chance : ceux qui l'avaient mis aux manettes ne voyaient rien. Ils se laissaient emmener droit dans le mur sans rien dire pendant que lui continuait à rincer ses copains, à faire exactement comme j'avais fait, avant. Il avait juste trente ans de retard. C'était pas faute d'avoir voulu prendre les commandes avant, mais il faut

croire que les gens avaient été plus malins. Et puis comme toujours, comme avec un dragueur trop entreprenant, ils s'étaient laissé emprisonner dans ses rêves de gamin. On verrait bien s'ils allaient continuer, des signes montraient qu'ils commençaient à voir clair. Mais comme personne n'aime les mauvaises nouvelles... Tout ceci, de toute façon, pour moi, n'avait pas grande importance. Je savais que le continent auquel appartenait la petite campagne qu'il n'avait jamais supportée – trop pleine sans doute de mémoires mortes – allait sombrer dans le chaos. Il ne pouvait pas en être autrement. Je l'avais acté depuis bien longtemps. La seule chose qui comptait était de savoir quand tout ceci allait s'effondrer. Pour sortir avant la catastrophe, et essayer de gratter un max au passage, de se jouer des soubresauts. Sa mort était inéluctable et la seule question réellement d'importance était d'anticiper quand ça allait se passer, voire de la précipiter.

La seule chose qui m'intéressait vraiment, c'était la patrie qui avait fait de ma philosophie son guide éternel ; et le devenir de l'autre, à l'autre bout du monde, là où le soleil se lève. Celle grâce à laquelle j'avais pu, depuis le milieu des 90's, grimper au ciel comme jamais. Et j'avais de la matière. Parce que l'être humain est ainsi fait qu'il peut révéler des surprises, être capable de produire de l'impensable, pur et simple. Comme mettre à la tête et aux jambes du monde entier un type arrivé de nulle part, dont

la proba qu'il parvienne au sommet était à peu près aussi forte que, pour le péquin moyen, de gagner le gros lot à la loterie nationale. Ce truc impensable, qui crée ce que je déteste le plus : de l'incertitude. Sur le papier, il se présentait comme mon meilleur allié, prompt à me sauver, disait-il. Dans les faits, j'ai tout de suite compris qu'il allait devenir mon pire ennemi en prétendant avoir raison de ma folie. Il a commencé par jouer sur la corde sensible : la solidarité. En proposant d'étendre la couverture maladie à certains de ses compatriotes qui n'en bénéficiaient pas. Surtout, il a été plus malin que les autres : plutôt que de faire la morale, de dire que j'étais insensé, il s'est attaqué au cœur du réacteur. Ceux qui tirent les ficelles, ceux qui me font monter et descendre, plutôt que moi-même. La croyance générale en ma vertu intrinsèque avait toujours été leur fonds de commerce pour prendre les places les plus intéressantes et s'en mettre plein les poches. Il a été rusé : il a maintenu et confirmé la croyance, maintenu et sanctifié mon rôle sacré, pour mieux s'attaquer à ceux qui abusaient de la crédulité générale. Avec une persistance plus forte que tout ce que j'avais vu jusqu'à présent, il s'est entêté. Il n'a pas lâché le morceau. Sacrement déterminé, le *guy*. J'étais plus habitué à voir les types retourner leurs vestes à la première occase, surtout si on savait bien graisser les pattes là où il fallait. Non, lui, il a persisté et signé. Ce naïf m'aurait presque fait douter de moi-même et

de mes postulats. Il semblait avoir une telle foi en ce en quoi il croyait, en ce qu'il pensait, en ce qu'il disait, à la justesse de son combat.... Ça alimentait son *fighting spirit*. Et il voulait avoir raison de ma foi en moi-même et dans ma propension à la destruction. Il a dit que c'était elle qui créait, sans cesse, sans relâche, le mouvement qui alimentait mes soubresauts. Ces sauts qui pouvaient faire ou défaire en une nuit les types les mieux assis. Il a dit vouloir commencer à m'obliger à redevenir, progressivement, raisonnable. Il a posé que les crimes ne resteraient pas impunis. Il a désigné les fauteurs de trouble, les grands *winners*, et il leur a couru après, sans relâche. Partout, il les a traqués. En tous lieux et en tous moments, il a osé ce que je croyais impossible. Il a recréé mon mécanisme de fonctionnement, mais consciemment, consciencieusement, avec une détermination sans faille. Il est allé demander des comptes. Il a réclamé des dédommagements. Il a dit qu'on ne laisserait plus faire les *dealers*. Qu'on les mettrait en tôle, les uns derrière les autres. Ici encore, il a fait l'exact inverse du gamin français : ce n'est pas à South Central qu'il est allé passer le kärcher, c'est dans les salons huppés qu'il est allé chercher les types. Qu'il les a nommés. Qu'il les a traînés devant les tribunaux. Qu'il leur a demandé des comptes. Les mecs de la banque de l'homme en or n'en sont toujours pas revenus. Il venait de nulle part, mais il a su drainer les

foules. Il a opposé des valeurs à la mienne. Surtout, il a réussi là où tous les autres avaient échoué, trop faiblards. Lui, il semblait comme invincible. Chacun de ses pas était pensé. Chacun de ses mots était pesé. Rien en lui ne transpirait ce qui est pourtant mon moteur : le cynisme.

Je me suis rebellé. Moi, la perfusion, ça m'allait bien. J'avais même l'impression très nette d'aller mieux que jamais. Il n'y a rien de tel qu'une bonne chute, parce que ça permet de remonter. Ce sont les variations qui m'intéressent, les spéculations. Pas la stabilité. Même au plus haut. Descendre, c'est la promesse de remonter. Tôt ou tard. De parier sur la vitesse, sur la pente de la courbe. A la baisse ou à la hausse, au fond peu importe. Lui, il s'est mis en tête de soigner ceux qui se retrouvaient saignés à blanc, et de chercher des noises à ceux qui s'en sortaient trop bien. Tout ce qu'il ne me fallait pas. Il a su mobiliser les foules en utilisant ces nouvelles technologies qui m'avaient été tant utiles. Mais il a su les prendre dans un autre sens, pour faire prendre une mayonnaise qui m'était, pourtant, totalement étrangère : il a agité une conscience universelle qui devait faire appel à autre chose que le seul plaisir, la seule jouissance, ici et maintenant, le seul reflet dans le miroir.

Bien sûr, je lui ai déclaré la guerre. Naturellement, j'ai tout tenté pour l'empêcher de grimper. Parce que je savais que cela allait, à terme, me faire crever. Et je savais

combien la vie serait triste si on ne pouvait pas agiter quelques *animal spirits*. Combien le goût du sang et de la victoire importe pour ne pas crever d'ennui. Mais, c'est là encore qu'il a été plus malin que les autres, il a déplacé le terrain de jeu. Mettez-vous en scène, cherchez le respect, dépassez-vous, mais pas comme ça. Autrement qu'en ayant plus, chaque jour plus que la veille, surtout plus que le voisin. Lui, il a dit : oui, veuillez plus. Oui, toujours, plus. Mais d'école, de mémoires mortes. Et de ce machin : la culture. Ce truc auquel j'ai toujours été étranger. Il a pris le pli de les pousser à grandir, à s'émanciper, plutôt que de courir derrière l'obsession du toujours plus. Progressivement, il les a poussés à arrêter de courir après la seule possession, celle qui les faisait courir toute la journée, de ne jamais prendre de repos, et au terme de laquelle ils finissaient épuisés, rincés, surprésés. En lambeaux. Il leur a parlé racines, dépassement de la guerre des races, retour aux fondamentaux. Et il les a emballés, ni une ni deux. C'est comme ça qu'il s'est fait élire. Il m'a réellement surpris. A travailler au corps les zones sensibles. Il avait l'air de savoir que je n'étais qu'un leurre. Un mythe. Il s'est mis à courir là où il fallait, vers ceux qui en profitaient. J'en ai vu un bon nombre me défendre, l'accuser de vouloir ma peau. Il a été malin. Il a laissé dire. Et il les a démasqués. Au-delà des tricheurs les plus évidents, les assureurs, les *hedge*, les banques d'affaires et

leurs commissions. Tous, convoqués. Tous en accusation, les uns après les autres. Il m'en a presque appris sur moi-même, sur mon mode de fonctionnement. Il était insupportable, faisait constamment référence au passé qui ne passe pas. Je ne comprenais pas bien ce qu'il voulait dire, cet empêcheur de danser en rond.

Mais moi, j'en voulais encore, et il y avait de la matière. Parce que, de l'autre côté, il y avait les Chinois. Et ils avaient faim. Très faim. Très, très faim. On ne vous laisse pas crever la dalle et vivre dans la misère pendant des siècles sans attiser quelques envies. Alors, il y avait matière à faire de belles affaires, à s'en mettre encore plein les poches. Et tant pis pour ceux qui restaient sur le carreau à cause des délocs. C'était ça ma force : aller vers le ciel, sans état d'âme. Sans aucun état d'âme. J'avais parfaitement réussi lorsque le mur était tombé. J'avais parfaitement profité des opportunités que représentaient ces affamés et le *business* qui allait avec. Des commissions à mort. Ça m'avait nourri, et bien nourri. Et là, ça se profilait à nouveau. Là-bas on disait des choses qui m'allaient bien. Que je pouvais comprendre. Qu'il fallait qu'ils veuillent plus. Plus de biens, plus de « matériel ». Qu'ils consomment. Que c'était essentiel. Je partageais leur avis. Tous les vainqueurs historiques que je rendais richissimes allaient être encore plus valorisés. C'était parfait. Mais de l'autre côté du monde, le *smart guy*

continuait de m'attaquer. Il demandait le respect des droits. Il leur demandait de faire leur ce mot que j'exècre au-delà de l'individu : la responsabilité vis-à-vis des autres. Mais pourquoi les emmerder comme ça ? Il aurait pu se contenter d'insister sur le fait qu'il fallait qu'ils jouent le jeu, point. Qu'ils consomment, point. Qu'ils arrêtent d'épargner, point. Qu'ils dépensent, point. Inutile d'aller prendre le risque de les froisser en parlant de choses qu'ils ne voulaient visiblement pas comprendre. Une bonne dictature, parfois, il n'y a rien de mieux. Ca tient les gens droits, en place. Inutile de vouloir faire le bien dans le monde. Pas le problème. Ils évolueraient nécessairement puisque, en consommant, ils demanderaient davantage. C'était ça le bonheur de la propriété. Propriétaire, on se bagarre pour ses droits. C'était ma conviction. Il suffisait de laisser faire. Il n'avait pourtant pas l'air décidé à s'arrêter là. Il a continué à les emmerder. Il leur disait qu'il fallait, effectivement, qu'ils évoluent. Qu'ils prennent leur responsabilité dans le grand jeu mondial. Y compris en termes écolos. Qu'il était impossible que la planète supporte un même niveau de consommation que celui qui avait permis mon épanouissement plein et entier. Mon ultra croissance. Ça a commencé à devenir tendu, très tendu. De toute façon, il ne pouvait rien leur imposer. Il pouvait juste leur expliquer que tout ça allait mal finir si on ne trouvait pas de solutions alternatives pour envisager

l'avenir. Et que son peuple devait garder des emplois. Mais ce n'était pas pour autant que les autres se laisseraient faire. Il pouvait toujours mener sa guerre de tranchées pour créer une conscience universelle, comme il disait. Il semblait persuadé que ce serait par là que l'on s'en sortirait. Que ce serait par là que l'avenir pourrait finir par redevenir rose. Il a même travaillé, en même temps que tout le reste, au désarmement. Il était malin, vraiment malin. Les gamins l'adoraient.

Je ne sais pas s'il va réussir, mais une chose est sûre : en opposant autre chose que le toujours plus, le ici et maintenant, en s'opposant à la consommation débridée, en appelant à la prudence, à l'efficacité, à la croissance viable à long terme, il se voulait le meilleur ennemi de ce qu'il appelait ma folie. Mais au fond de moi, je savais qu'il était bien naïf. Que depuis la nuit des temps, ça marche comme ça. Que le fort l'emporte toujours sur le faible, qu'il l'exploite. Qu'il avait de moins en moins de capital, et de moins en moins de travail. Que c'était écrit, et que ça allait mal finir pour lui. C'est vrai quoi, pour qui il se prenait, cet arrogant ?

(2) ROM - Loyalty

Je suis une mémoire morte, un véritable disque dur.

Ça a quelques avantages. Les copains ont toujours été sidérés que je me souvienne avec un tel luxe de détails des évènements, des dates et des lieux, des personnages et des histoires. Mais c'est surtout un inconvénient : je suis globalement inadapté au monde qui m'entoure.

Enfermé dans ma bulle, comme ils disent, je suis capable parfois de rester des heures le nez dans les étoiles avant de me rendre compte que je suis là, assis comme ça. Je regarde ceux qui s'agitent, qui courent, encore, toujours. Ils ont l'air de savoir où ils vont. Je les envie d'y croire, de

réussir à avancer, de penser que leur futur est devant eux. Pour moi, ce n'est pas le cas, ça ne l'a jamais été : depuis ma naissance, ma vie a été comme préprogrammée. Préprogrammée pour se dérouler dans un périmètre de quelques kilomètres carrés. Et je passe mon temps à attendre. Attendre qu'il se passe quelque chose.

Je fais depuis toujours le même rêve : je fonce, tête baissée ; je suis un « winner » ; je réussis enfin à tout plaquer, à larguer les amarres ; je pars vivre sur un voilier ou sur une île déserte, à l'autre bout du monde... Évidemment, rien de tout cela n'est jamais arrivé. Parce que je suis lourd et que tout mouvement m'est d'une pénibilité insupportable. Parce que je suis lesté de chaînes aux pieds. Parce que mes dispositions m'ont toujours empêché d'avancer. Assurément un sacré handicap dans un monde qui va si vite.

Aujourd'hui, je me sens comme une vieille bagnole, abandonnée au fond d'un garage, vieillie avant même d'avoir commencé à rouler. Peut-être parce que j'ai passé ma vie à les réparer et à les collectionner. Je ne sais pas. Mais c'est vrai que pour trouver une nouvelle Dinky Toy dans une brocante éloignée, j'ai parfois fait des centaines de kilomètres. La bagnole, c'est d'ailleurs la seule chose qui a fait que je suis parfois sorti de ma tanière, que je suis de temps en temps sorti de mon périmètre traditionnel d'action.

Je vis dans un monde d'avant. Un monde qui n'existe plus. Ce monde, mon monde, c'était celui des engueulades mémorables. Quand, à table, chez les parents, ça rigolait peu. Quand, pour exister, j'essayais de faire un peu de bruit. Et que quelques bonnes paires de baffes me remettaient dans le droit chemin.

Quand ça partait, les engueulades, il valait mieux que je reste à ma place. Je serrais les fesses, et j'attendais que l'orage passe. Surtout, je priais pour ne pas dire ou faire une connerie. Parce que la tarte pouvait m'arriver en pleine poire en un rien de temps ; juste avant le coup de ceinturon, celui « qui ne fait pas beaucoup de mal à celui qui le reçoit et tellement de bien à celui qui le donne ». Et puis le ceinturon, c'était rien par rapport au sous-sol au fond duquel le père fouettard allait venir me chercher si je continuais comme ça... Un vrai cauchemar.

A l'école, je n'avais jamais été très brillant. Je n'étais pas nul non plus, j'avais surtout du mal à m'intéresser à ce qui était raconté. Et mon vieux, à l'époque, il me mettait sacrément la pression. Il voulait que je réussisse mieux que lui, alors il passait son temps à me traiter de fainéant. Mais je n'étais pas un fainéant, je lisais même beaucoup, tout ce qui me passait sous la main. Ça me faisait rêver à d'autres vies. Il paraît que c'était un signe que j'étais plutôt intello...

Heureusement, Maman, à Papa qui m'engueulait, elle lui disait de se regarder d'abord, qu'avec un père

pareil, qu'espérait-il que j'allais devenir ? « Paf, prends ça dans ta gueule, vieux con... », c'est ce que je me disais à l'intérieur. Elle m'a toujours bien défendu, Maman.

Maman, je l'ai toujours adorée. J'ai même placardé dans ma chambre, longtemps, des photos de son avatar : Marilyn. Et Maman, elle me rappelait souvent qu'elle n'avait pas eu de chance de le rencontrer, Papa. Qu'elle aurait dû épouser le cousin qui, lui, était médecin. Qu'elle aurait été plus heureuse. Mais voilà, j'étais tombé là, comme un cheveu sur la soupe... Et c'est comme ça qu'elle s'était retrouvée coincée, Maman.

Maman, depuis tout bambin, j'étais fier d'elle ; et depuis tout minot, mon obsession, c'était qu'elle soit fière de moi. C'était mon bonheur, c'était ma drogue. À chaque fois que j'entendais les compliments de ses amies, je sentais le même frisson me parcourir les veines. Je regardais mes chaussures. J'avais les joues rouges. J'étais tout petit.

Dès que Maman était dans les parages, j'étais d'une politesse infinie. Je savais quand et comment il fallait faire le bon mot. Je ne voulais qu'une seule chose : apporter mille satisfactions à maman. Et à force d'acharnement, à force de regarder tous ceux qui savaient se faire apprécier en société, à force d'imiter la manière dont ils agissaient, j'avais fini par trouver tous les trucs et astuces qui déclenchaient les admirations et la fierté de Maman. C'est

même comme ça que je suis devenu un véritable disque dur de toutes les attitudes convenables à adopter.

Sans transition, je suis passé de l'adolescence aux responsabilités. Parce que mon père est mort quand j'avais pas encore vingt ans. Mort d'un cancer du poumon. Trop de tabac, trop de stress sans doute. Il faut dire qu'il paraît qu'il enchaînait les heures sup' à la chaîne. Mais mourir, ça a finalement été sa meilleure idée, à Papa. Parce que Maman a pu refaire sa vie. Et si j'en crois ce qu'elle a toujours dit, disparaître, ça a été finalement le seul vrai signe d'élégance qu'il ait jamais montré.

Je n'ai pas conservé beaucoup de souvenir de lui, si l'on excepte ces fameuses engueulades. Et le fait qu'il a fallu, après son décès, que je reprenne le garage familial. Parce qu'après la mort de Papa, il a fallu faire vite. Parce qu'il n'était pas question que je sois un poids pour Maman qui allait devoir refaire sa vie et que c'était suffisamment compliqué comme ça. Et puis, il y avait le garage qu'il fallait continuer à faire tourner, parce que c'était le seul vrai patrimoine de la famille. Alors, avec mon beau-frère, on l'a repris.

On a pu le faire grâce aux fonds apportés par Maman. Et grâce au type avec lequel elle a vite refait sa vie et qui a apporté quelques subsides. Il disait que c'était pour nous aider, mais je n'étais pas dupe : c'était d'abord un bon moyen de se débarrasser de moi et de se garder Maman

pour lui tout seul. Enfin, bon... Une chose est sûre en tout cas, c'est que c'est comme ça que s'occuper de bagnoles est devenu l'essentiel de ma vie.

Au début, ça m'allait bien, le garage. Parce qu'il n'y avait rien de plus simple qu'une bagnole. Vidange, plaquettes, courroies de distrib', quelques retouches de carrosserie... Rien de bien compliqué.

Et puis avec les propriétaires des bagnoles, surtout les dames, j'assurais un max. Je les faisais rire, je faisais des blagues. Alors elles amenaient des petites sucreries pour remercier leur garagiste préféré. C'était parfait. De temps à autre, quand la journée était vraiment bonne, je pouvais même m'envoyer une propriétaire sur une banquette arrière. Il n'y avait jamais de mal, j'étais juste très, très doué. J'ai appris plus tard que cette capacité à honorer des bonnes femmes au milieu de la tôle était en fait une marque de fabrique héréditaire...

Séduire, chez moi, c'était un besoin irrésistible. C'était comme une drogue. Les voir tomber comme des mouches pour moi, les voir prêtes à tout plaquer, ça m'envoyait au nirvana. Et à chaque nouvelle aventure, j'avais l'impression de m'évader, que tout était en train de changer. Dans ces moments-là, je me sentais comme ces héros dont je lisais les aventures depuis que j'étais tout gamin. Je sentais bien que le beau' aurait voulu être à ma place, être aussi charmant que moi. Lui, il était discret,

fiable, honnête et surtout moins bien que moi. C'était tout ce que je lui demandais.

Ma semaine était bien rythmée, le blé rentrait bien. Il faut dire que mon talent inné de séduction permettait d'allonger la facture sans que personne n'y trouve rien à redire. Et c'est comme ça que j'ai commencé à vivre comme un nabab, à développer le garage mille fois mieux que n'avait jamais réussi à le faire le paternel, à avoir progressivement le plus beau patrimoine du quartier. J'ai pu emprunter sans souci sur vingt ans pour acheter la maison et y loger femme, enfants et bagnoles. Juste à côté de là où Maman s'était installée. Et puis, le dimanche, j'allais retrouver Maman.

Certaines filles se sont vraiment accrochées. Je faisais semblant de leur faire croire que j'allais tout plaquer. Et puis, quand je culpabilisais trop, je rationalisais en me disant que je ne voulais pas leur faire de la peine... Pour une plus jolie que les autres, j'ai même failli le faire un jour, tout plaquer. Ça avait quelque chose d'excitant, de tentant. Je me suis senti devenir comme l'Amok de Zweig ; et comme les personnages de toutes ces lectures que je m'envoyais pour fuir le monde et y trouver quelques amis.

Mais Maman avait su me ramener les pieds sur terre. J'étais un homme, c'était normal, il fallait bien que je vive. Elle-même avait connu des choses pareilles en maintes occasions. Elle me comprenait. Mais pas question de

planter garage, maison, femme et enfants, ça non. C'était une question d'honneur. Et puis « qu'est ce qu'ils auraient dit les gens... !!?? ». Pas question de lui faire ça à elle, qu'elle disait. Alors, tête basse, comme quand elle venait me chercher dans le sous-sol quand j'étais gamin et que j'avais fait une grosse connerie, je continuais comme avant, je rentrais à la maison où m'attendaient femme et enfants.

Ma femme, ce n'était finalement pas celle dont j'étais tombé amoureux en fin d'adolescence, juste avant la mort de mon père. Ce n'était pas celle à laquelle jamais je n'ai sérieusement osé déclarer ma flamme ; ce n'était pas cette fille pleine de vie, que tout le monde avait en vue. Non, ce n'était pas elle parce qu'elle, elle était trop dangereuse pour moi. Parce que je savais très bien que jamais je ne réussirais à la maîtriser. Cette fille, tôt ou tard, m'aurait demandé de choisir, entre elle et Maman. C'était le genre de fille qui ne pouvait faire que mon malheur, comme m'avait dit un jour Maman.

Non, ma femme, c'était celle qui cochant toutes les cases. Plutôt jolie, toujours souriante, assez agréable... Surtout, elle avait grandi dans une sacrée mouise, elle savait que le pire était toujours une alternative possible. Alors j'étais certain qu'elle ne me quitterait jamais, quoique je fasse, quelques conneries que je puisse faire. Parce qu'elle m'aimait. Parce que j'avais été la promesse de voir ses rêves se réaliser.

Alors, elle remerciait le ciel tous les jours d'avoir une baraque, des ronds, des gamins... Elle faisait saliver les voisins, ça la rendait folle. Ça tombait bien, moi aussi, j'adorais ça. Alors, c'est vrai qu'elle avait eu raison Maman, comme toujours. J'avais bien fait de la choisir elle. Elle ne me quitterait jamais parce que larguer tout ça aurait été, pour elle, une pure folie. Aucun risque donc de ce côté-là. Rien à craindre.

Et puis ma femme, elle présentait aussi un autre immense avantage : elle ne faisait pas d'ombre à Maman. Et ça, c'était impératif. Parce que, ça, jamais je ne l'aurai supporté. Parce que mes plus grands moments de bonheur, je les ai toujours vécus quand Maman était heureuse. Et là, elle l'était, indubitablement.

Heureuse d'avoir des petits-enfants. Heureuse que j'ai repris le garage et que ça contribue à lui financer son train de vie. Heureuse de voir que le garage se développait bien. Heureuse de voir son fils bien installé dans une vie que tout le monde aurait voulu avoir. Heureuse même d'y contribuer activement en envoyant toutes ses copines faire entretenir leur carlingue chez nous. Il faut dire que Maman, tout le monde l'adorait. Qu'elle était belle comme le jour, qu'elle avait un pep's incroyable. Je ne me lassais pas de la regarder, sans cesse. Une telle distinction, ça me laissait pantois.

Un jour, à une de ses amies qui venait faire réparer sa voiture au garage, elle a dit qu'il fallait qu'elles en profitent, toutes. Que j'allais faire autre chose. Que j'étais intelligent. Que j'allais faire bosser les autres. Que travailler les mains dans le cambouis, ce n'était que pour le début. Parce qu'il avait fallu que je bosse vite après le décès du paternel. Mais qu'on allait voir ce qu'on allait voir. Que le garage allait se développer. Que j'allais être dans un bureau. Que des ouvriers allaient plancher pour moi. Que je n'aurais plus les mains sales. Qu'il fallait qu'elles s'y fassent, les amies de Maman : très vite, ce ne serait plus moi mais des employés qui répareraient les voitures. Bien sûr, tout le monde regretterait le bon temps où je réparais moi-même les voitures. Mais c'était comme ça : quand on était aussi beau et intelligent que le fiston, on était nécessairement appelé à un grand avenir.

Quand j'ai entendu ça, j'ai rougi, comme toujours. Et puis j'ai paniqué. Parce que je savais que je ne serai pas capable de faire ça. Parce que si je pouvais emmener mille midinettes au bout du monde, l'idée de commander un type m'était en revanche insupportable. Ça, je ne savais pas faire. J'avais la trouille chevillée au corps, et c'était plus fort que moi. J'avais peur des autres dès lors qu'ils ne portaient pas de jupes. Les types, je ne les maîtrisais pas.

Alors je suis parti en quête d'une idée pour satisfaire Maman sans perdre pour autant le contrôle. Et c'est

comme ça que j'ai commencé à diversifier l'activité du garage. Pour grandir sans avoir un ordre à donner. Et c'est comme ça que j'ai lancé le garage dans la vente de voitures d'occasion. Parce que mon instinct de séducteur me faisait dire que je pouvais ne pas être trop mauvais là-dedans. Effectivement, ça a marché du feu de Dieu, je me suis révélé être un super vendeur, bien au-delà de mes espérances.

Il faut dire que, rapidement, j'ai compris que les gens sont heureux s'ils ont le sentiment de faire une belle affaire. Qu'il suffisait de leur inspirer confiance. Et réussir à donner le sentiment de faire une affaire, d'obtenir une belle ristourne par rapport au prix d'une voiture neuve, ça m'a vite, très vite, apporté beaucoup, beaucoup de clients. Et de sacrées marges.

Comment j'ai fait ? Rien de plus simple. D'abord, j'expliquais à un client du garage que l'entretien allait lui coûter bonbon maintenant qu'il approchait des 70000. Ensuite, je lui faisais comprendre que sa bagnole avait déjà tellement décoté qu'il aurait du mal à en financer une nouvelle. Qu'il était bien dommage qu'il n'ait pas pensé à en changer avant. Que maintenant ça allait être à fonds perdus parce que les réparations allaient s'enchaîner... Heureusement pour lui, je pouvais lui trouver la solution, je venais de dégoter une super occase...

Alors, je lui rachetais sa bagnole 30 % au-dessous de la cote, il pouvait s'estimer heureux, elle valait moins. Et il n'avait qu'à remettre un petit bout pour repartir dans une voiture comme neuve. Le tour était joué.

Parce que, évidemment, je voyais déjà comment j'allais refourguer 30 % au-dessus de la cote cette bagnole rachetée 30 % au-dessous. Il suffisait de la réviser et de l'alléger de 30000 bornes. Un jeu d'enfant. La marge dans le sac. Ouais, vraiment, un véritable âge d'or... Un type à qui j'ai raconté ça plus tard m'a dit que, sans le savoir, j'avais mis en pratique un truc fondamental : des synergies entre activités. Je lui ai dit que c'était un mot bien compliqué pour expliquer un truc finalement tout simple.

Le seul hic par rapport aux aspirations de Maman, c'était que le cambouis me rendait les mains de plus en plus sales. Même si je faisais tout mon possible pour ne pas me laisser salir par cette saloperie, ça partait de moins en moins. J'avais beau frotter, frotter, frotter encore, il n'y avait rien à faire. C'était pire tous les jours. Et je ne pouvais que constater les dégâts : ce noir qui s'accumulait sous mes ongles, qui s'incrétait dans ma peau. A chaque fois que je me lavais les mains, j'entendais par avance les plaintes de Maman...

Du coup, j'ai commencé à passer mon temps à masquer mes mains. Je ne voulais surtout pas qu'elle ait honte de moi. Du coup, je gardais de plus en plus les mains

dans les poches, et j'arborais toujours plus avant mon visage d'ange. J'étais un brave p'tit gars, j'étais un bon fils.

Les hivers passant, ça a cependant commencé à être de plus en plus dur au garage. Parce que l'hiver, les affaires étaient au régime sec : les gens préféraient rester cloîtrés chez eux. Et quand on commençait à approcher le zéro, à aller vers le négatif, mes doigts durcissaient. Je souffrais, même avec mes gants. J'avais de plus en plus de mal à saisir les pièces, à les assembler. Mais je tenais bon en me disant que c'était passager. Que des jours meilleurs allaient arriver. Qu'il suffisait de continuer, d'attendre le printemps suivant. Et que tout redeviendrait comme avant, que le plaisir de s'occuper des bagnoles et de gagner plein de blé l'emporterait sur toutes les difficultés. Je voulais surtout que rien ne change. Que les semaines restent à l'identique. Jusqu'à l'été, ce si beau moment durant lequel j'allais passer un peu de vacances avec Maman, me laisser dorloter et bercer comme au bon vieux temps.

Et puis un matin, mon beau-frère m'a annoncé qu'il partait. Qu'il avait une proposition alléchante pour devenir responsable de je ne sais quoi, pour un constructeur. Que les mains sales, il n'en pouvait plus. Que je devrais faire la même chose. Pas question, je lui avais répondu... Ce départ du beau-frère, ça a été le début de la fin.

Petit à petit, j'en ai vu d'autres s'éloigner. De plus en plus de copains manquaient à l'appel. Ils changeaient de

job, ils avançaient dans leur carrière qu'ils disaient. Moi, je les voyais surtout s'éloigner. Les uns après les autres. Quand ils revenaient, de temps à autre, je voyais bien qu'ils commençaient à avoir des voitures de plus en plus belles, des maisons de plus en plus grandes, qu'ils avaient plus de blé que moi.

Et j'ai commencé à me réfugier de plus en plus chez Maman. Les expédients que constituaient les aventures avec des filles diverses et variées ont commencé à devenir de plus en plus rares, à avoir tous le même goût. Alors que Maman, à chaque fois que j'étais avec elle et que je la voyais rire, ça me faisait du bien. Je riais de la voir rire. Ça me déclenchait toujours la même chose, un véritable frisson. Une véritable madeleine de Proust. J'aurais voulu que ça ne s'arrête jamais. Je restais avec elle pendant des heures. Je m'étais pris à me passionner pour toutes ces séries américaines qu'elle regardait sans arrêt. Ces séries, elles plaisaient à Maman, alors elles se sont mises à me plaire aussi. Avec elles, je me suis mis à m'évader.

Si je me suis mis à passer de plus en plus de temps chez Maman, c'est aussi parce que ça allait de moins en moins bien. Les choses bougeaient, irrémédiablement. Suite au départ du beau-frère, je commençais à être débordé, de plus en plus débordé, et étrangement l'argent rentrait de moins en moins. Parce que les bagnoles devenaient de moins en moins des bagnoles, et de plus en

plus des voitures. Pour moi, la bagnole, ça avait toujours été un rêve. La bichonner, en prendre soin, c'était une absolue nécessité. Mes premiers clients, je partageais avec eux ce rêve-là. Ce bonheur ultime de la belle auto. D'entendre le vrombissement du moteur. De se sentir gonflé à bloc, plein d'énergie, au volant d'une belle auto.

Or, quand j'ai vu sortir les nouveaux modèles des constructeurs, j'ai senti qu'il se passait quelque chose. Que les voitures étaient de moins en moins en ferraille, de plus en plus en plastique. Qu'il fallait que l'on entende de moins en moins de bruit à l'intérieur, que les gens voulaient de moins en moins être dérangés, qu'elles étaient de mieux en mieux insonorisées. Et puis qu'elles tombaient de moins en moins en panne...

Parce que l'électronique faisait tout basculer. Elle fleurissait de partout maintenant, cette saloperie. Et quand ils livraient les appareils au garage, je sentais bien que j'allais avoir les mains de moins en moins sales, mais qu'en même temps, j'allais avoir de moins en moins de boulot. Qu'il suffisait de déclencher le bordel, d'appuyer sur le bouton, et de faire ce que disait la machine. Je devenais un simple exécutant. Assurément, ça tournait mal cette histoire : justifier des notes gonflées devenait de plus en plus difficile...

Je voyais venir le moment où il allait falloir mettre des gants blancs pour réparer les voitures. Que les gens

non seulement voulaient que leurs voitures soient réparées, mais qu'en plus ils soient servis à l'heure dite, que les locaux soient parfaits, qu'ils supportaient de moins en moins les vestiges du passé : ces traces de cambouis qui s'étaient incrustées dans ma peau à force de réparations, encore et toujours.

Et puis les constructeurs avaient eu cette foutue idée de génie : proposer des contrats d'entretien. Du coup, les gens refusaient de plus en plus de payer les réparations, ils commençaient à discuter toujours davantage. Et il devenait de plus en plus difficile de les convaincre de se laisser tenter par une revente et un rachat.

Des bagnoles d'occase ont même commencé à me rester sur les bras, de plus en plus longtemps. Les types n'étaient plus les mêmes, ils discutaient de tout, ils disaient que des sites web leur permettaient de voir que le même modèle était proposé un tiers moins cher à 100 bornes de chez eux. Ils me montraient même les photos. Et moi, je commençais de plus en plus à me sentir hors-jeu.

Je n'en parlais surtout pas à Maman pour ne pas l'inquiéter. Mais, à l'évidence, les affaires tournaient de moins en moins bien. Je trafiquais de plus en plus de trucs pour maintenir le chiffre d'affaires et je me rassurais en constatant que beaucoup de mes vieux clients continuaient à avoir toujours autant besoin d'être rassuré. Et qu'à ce jeu-là, le garagiste détenait la palme, avec le médecin et le

vétérinaire, de l'apaisement des angoisses existentielles. Alors, tant bien que mal, je réussissais à tenir bon grâce aux réparations surfacturées. Et à quelques petits vieux que j'arrivais encore à enfumer pour leur revendre mes modèles : eux, au moins, ils ne passaient pas leur vie sur Internet.

Mais ça n'a duré qu'un temps. Et les problèmes du garage sont allés en empirant. Parce que toute cette électronique a fait qu'il a fallu endetter le garage de plus en plus pour acheter les toutes dernières innovations. Les appareils coûtaient de plus en plus cher, et il n'y avait pas le choix : il fallait s'équiper ou ne plus pouvoir réparer certains modèles. Je sentais qu'il suffisait d'un rien pour que je sois complètement dépassé alors même qu'un Speedy venait de s'installer à côté.

Finalement, quand le représentant d'un constructeur m'a proposé de signer un contrat d'exclusivité, j'ai dit oui. Je n'avais pas le choix. Si je ne voulais pas mourir, il fallait que j'accepte l'évolution. Et c'était le seul moyen d'avoir une petite protection face aux mastodontes qui pullulaient, et qui pratiquaient des prix 40% inférieurs aux miens. Ma seule solution, c'était donc de me coller sous le nom d'une grande marque. Ça me faisait mal, mais je voyais bien que les gens acceptaient de moins en moins la vidange à l'ancienne, qu'ils trouvaient moins cher, et qu'ils ne résistaient pas à l'appel des économies. Même s'ils me

connaissaient depuis longtemps, même s'ils venaient au garage depuis la nuit des temps, il fallait que je m'aligne parce qu'ils étaient tous en train de partir. Et c'est comme ça que je suis passé sous la coupe d'un patron, que j'ai dû accepter de voir ma marge m'être imposée, tout en continuant à acheter à crédit les appareils obligatoires.

Très vite, le seul moyen de faire face, ça a été d'hypothéquer la maison. J'avais résisté bec et ongle à l'appel des agents immobiliers qui me disaient que la maison valait de l'or. Que c'était le moment de la vendre cette foutue baraque payée une bouchée de pain, il y a vingt ans. Cette baraque qui pouvait maintenant me couvrir d'or. Parce que c'était quand même ma maison. Parce que j'avais tellement investi là-dedans, j'y avais tellement travaillé que le départ était impossible. Et puis elle était juste à côté du garage, et surtout juste à côté de chez Maman. D'ailleurs, j'avais juré qu'on disperserait mes cendres dans le jardin, là où j'avais enterré le chien.

Mais il fallait maintenir le train de vie, suivre les voisins qui avaient déjà changé deux, trois fois de maison, qui étaient en train de nous surclasser. Alors oui, j'ai fini par hypothéquer. Heureusement, le banquier m'a rassuré : pas de problème, le marché fonctionnait tellement bien, grimpait tellement vite et tellement haut qu'il fallait vraiment être le dernier des cons pour ne pas en profiter. Il m'avait dit que j'avais bien raison de moderniser le garage,

que je n'avais pas à m'inquiéter, qu'il était là pour me soutenir. « Et puis, un jour, il y aura l'héritage... », qu'il m'avait lâché en clignant un œil.

Dans le garage, tout est allé de mal en pis. Je me suis retrouvé à faire de plus en plus de d'entretiens dans le cadre des contrats offerts par le constructeur. Il devenait très difficile d'allonger les notes puisque ce n'était plus les clients qui payaient, mais que je facturais au constructeur. Et que les auditeurs et autres inspecteurs qualité, ces enfoirés, ils étaient pas tendres.

Ils ont commencé à venir de plus en plus souvent. Ils demandaient aussi de faire de plus en plus d'aménagements parce que le garage n'était pas au « standing de la marque », qu'il devait correspondre à son « positionnement marketing ». Ils menaçaient même, si je ne changeais rien, de rompre le contrat, de signer avec un autre « partner ». Ils disaient que les garages à la recherche d'une aile protectrice, ce n'était pas ce qui manquait. Alors, je m'exécutais. Et je m'endettais encore plus...

Pour survivre, j'ai fini par accepter en douce la proposition qui m'a été faite d'être un « relais-colis » pour des boîtes de vente par correspondance. Jour après jour, quand je ne voyais plus une voiture et que quelques personnes venaient chercher leurs paquets, je ne savais vraiment plus qui j'étais, où j'habitais, ce que je faisais, ce

qu'avait été réellement mon métier. Alors je me suis de plus en plus renfermé sur moi-même. Je passais mon temps à regarder la vieille télé installée dans l'arrière-salle du garage, et je me suis mis à ne même plus faire les comptes des dettes à honorer, à laisser les factures s'amonceler.

Quand j'ai eu des nouvelles du beau-frère par Maman, j'ai appris qu'il avait bien réussi dans son domaine, qu'il était directeur commercial. Qu'il avait bien joué à la fin des années 1990. Parce qu'il avait vendu ses actions au plus haut, avant que le marché financier ne s'effondre ; et qu'il avait acheté sa résidence secondaire juste avant que celui de l'immobilier ne grimpe. Il était heureux, paraît-il. Et son gamin était maintenant bien installé, « là où ça se passait ». Après Londres, il était maintenant à New York. Moi, New York, je ne voyais ça qu'à travers le poste, quand je regardais les séries avec Maman. C'est vrai qu'ils avaient l'air bien là-bas, qu'ils avaient l'air plus beau que nous.

Au regard de tout ce qui partait en vrille, des clients qui désertaient le garage, des dettes qui augmentaient, les scènes de jalousie de ma femme comptaient pour du beurre. Pour qu'elle se calme, il suffisait que je pousse une bonne gueulante, que je rentre en transe comme ça m'arrivait souvent. Bien sûr, à froid, je culpabilisais de la faire souffrir. Mais, je me rassurais aussi en me disant

qu'après tout, elle pouvait me remercier, que sans moi elle serait encore dans sa cambrousse.

Avec les enfants, c'était plus compliqué. Je les comprenais de moins en moins. Je les voyais pendus à leur téléphone, obsédés par les dernières nouveautés, passant leurs vies sur des écrans. Moi qui commençais à peine à comprendre comment imprimer une facture... Et puis, surtout, ils étaient exigeants, tellement exigeants. Rien ne semblait les satisfaire. Je ne savais pas trop après quoi ils courraient, mais je voyais que j'étais de plus en plus pour eux l'image de ce qu'il ne fallait pas être.

Nos relations n'avaient jamais été au beau fixe. Ils me reprochaient souvent les séances de castagne pour leur faire entendre raison, pour qu'ils se tiennent au poil, comme me l'avait enseigné Maman. Mais là, nos relations étaient en train de devenir exécrables. Je perdais tout contact avec eux. Je ne parvenais plus à suivre.

Il faut dire que les centres commerciaux avaient fleuri de partout autour de la maison, qu'il y avait toujours un nouveau truc qui passait à la pub à la télé, que ça n'arrêtait pas de leur donner des envies. Ça me rendait dingue, quand je voyais comme je trimais, quand je voyais comme j'étais dans le rouge, quand je voyais le temps que je passais à chercher les promotions. Eux, ils voulaient des vies de *rock star*, ils se promenaient avec des pantalons qui descendaient de plus en plus en bas sur les fesses, ils

demandaient des nouveaux téléphones, des « nike », des « adidas », des MP3... Toujours plus, toujours plus cher.

Sans parler des dopes qu'ils fumaient, qu'ils avalaient ou qu'ils se collaient dans le nez avec leurs copains. Je n'étais pas dupe. Et je voyais bien que tout ça, ça n'allait pas dans le bon sens. Tout comme je comprenais que certains de leurs copains réussissaient à se faire en une journée ce que je mettais maintenant un mois à gagner avec mes contrats et mes colis. Et qu'ils roulaient déjà dans des bagnoles que jamais, maintenant, je n'aurais pu me payer.

Mon seul vrai refuge, quand je n'étais pas auprès de Maman, c'est vite devenu le fond du garage, le samedi. À bichonner mes vieilles acquisitions. Comme ce vieux coupé BM. Des heures et des heures, des jours et des jours à travailler dessus, puisque je n'avais plus les moyens de m'en payer un neuf.

Quand mon fils a commencé à se joindre à moi, entre deux conneries, j'y ai vu comme l'espoir d'une forme de transmission. Il n'était pas bien méchant, mais il était influençable. Et puis il avait une fâcheuse tendance : cultiver les mauvaises fréquentations. Rien à faire, têtu comme une mule, il ne voulait rien entendre. J'avais eu beau hurler, crier, l'engueuler, lui taper dessus régulièrement quand il était gamin, jamais je n'ai réussi à en faire quoi que ce soit. Il n'en faisait qu'à sa tête. Une tête

dure comme de la pierre. Comme cette pierre qu'il avait balancée, un après-midi, du haut d'un pont sur une autoroute. Cette belle connerie qui aurait pu tuer quelqu'un et qui m'avait valu un tour au commissariat, et une belle engueulade par les flics. Je savais bien qu'il fallait que je me fasse plus respecter, que je lui fasse entendre raison. Mais j'avais eu beau cogner de plus en plus fort, il n'y avait rien eu à faire.

Et puis, un jour, il m'a dit qu'il partait ailleurs, là-bas, vers le soleil. Parce qu'ici, par chez nous, l'air était irrespirable. Qu'il voulait autre chose. Que les castagnes aux matchs de foot contre les supporters adverses, ça ne l'amusait plus, même quand il arrivait à laisser quelques bronzés allongés par terre. Je l'ai envié. Moi aussi, j'aurais voulu partir. Tout plaquer pour aller vers le soleil. Mais avec tout ce que j'avais construit, avec le garage, la maison et *tutti quanti*, ce n'était clairement pas envisageable. Et puis, il y avait Maman. J'aurais peut-être mieux fait de prendre la poudre d'escampette avec lui plutôt que de le regarder filer. Ouais, j'aurais peut-être mieux fait de le suivre. Mais je ne pouvais pas. Jamais je ne l'ai envisagé sérieusement.

Quand j'ai appris que la femme de mon fils le plaquait, je me suis rendu compte que c'était partout que les gens se séparaient, qu'ils divorçaient. La concurrence, visiblement, ne jouait pas qu'entre les garages. La loi du

marché s'imposait aussi aux couples. Et les filles n'avaient plus peur de regarder ailleurs, elles osaient même s'y rendre si l'herbe y avait l'air plus verte. Ce foutu marché, qui avait eu raison de mon garage, ouais ce foutu marché était vraiment sans pitié. Pas assez bien une famille de garagistes, qu'elle aurait dit. Ça la faisait moins rêver que les types des nouvelles séries, bronzés et bodybuildés, qu'on voyait dans le poste. Dans cette foutue télé où les jeunes étaient enfermés dans des maisons pendant trois mois. D'où ils ressortaient célèbres. Elle, c'était ça qu'elle voulait, une vie de star. Il ne pourrait jamais la lui offrir. Alors elle était partie. C'était une enfant trop gâtée. Cette traînée, elle n'aura même pas cherché à sauver les apparences. Cette traînée.

C'était pourtant pour elle qu'il était parti. Pour elle, en me disant qu'il n'aimait pas la banlieue parisienne. Trop de violence qu'il disait. Trop de blacks, trop de beurs. Comment on pouvait faire grandir des enfants dans ce bordel, dans cette merde ? C'était ses mots. Moi, cette question, je ne me l'étais jamais posée. J'étais là, parce que Maman y était, c'est tout. Bien sûr, j'avais vu que, d'année en année, ça empirait. Je savais que j'avais été obligé de passer un week-end entier à frotter pour retirer les tags que les gamins de la cité d'à côté avaient faits sur le portail. Je savais qu'aujourd'hui, on ne pouvait plus faire ses courses sans prendre le risque d'être dévalisé. Que les

bagnoles étaient de plus en plus nombreuses à brûler les soirs de fête, le 14 juillet, le 31 décembre. Et puis quelques autres fois aussi. En tout cas, maintenant, il était bien avancé. Maintenant, largué, comme un con.

Petit à petit, le garage s'est mis à prendre l'eau, de partout. J'étais incapable de réparer les tuiles. Mes mains n'étaient plus seulement noires, elles n'étaient tout simplement plus après avoir été tant maltraitées. À force de les faire bosser, bosser de plus en plus fort, pour gagner de moins en moins, juste pour réussir à payer au moins quelques factures. Les larmes me montaient aux yeux de manière irrépessible. J'avais de moins en moins de travail et je ne savais plus ce qu'il y avait à faire, ce qu'il fallait faire, comment il fallait lire ces instructions auxquelles je ne comprenais plus rien.

Quand le constructeur a rompu le contrat avec le garage suite aux plaintes des clients, on m'a expliqué que le garage n'était définitivement plus présentable. Qu'il ne répondait plus aux critères de qualité attendus par le constructeur et que, de toute façon, le benchmark avec les autres « partners » n'était pas en ma faveur. Que je n'avais sans doute pas suffisamment investi dans la rénovation. J'ai eu beau leur dire que je n'y arrivais plus, rien n'y a fait. Et ils ont rompu le contrat sans état d'âme, pour manquement à mes obligations.

L'huissier cravaté qui est venu me rendre visite peu de temps après m'a dit que, vu le marché, les murs allaient être revendus et qu'il ne fallait pas compter récupérer grand-chose du fonds de commerce : l'entretien des bagnoles dans un petit garage comme le mien, pour sûr, ça n'avait plus d'avenir. Il n'y avait qu'à voir le Speedy d'à côté qui était la démonstration qu'il n'y avait plus de place pour les petits artisans à l'ancienne. Qu'il fallait juste espérer que la vente suffirait à combler les dettes, qu'il serait triste pour moi d'avoir à saisir la maison.

Le jour où ils ont saisi définitivement le garage, parce que je n'avais pas payé les traites et les factures depuis plus d'un an, j'ai entendu un des types dire qu'un acquéreur envisageait de raser le tout pour construire des logements. Parce qu'il y avait encore une forte demande. Parce que les intérêts d'emprunt étaient défiscalisés. Parce qu'avec le Scellier on pouvait gagner énormément. Parce que dans le cadre du plan de relance, il pouvait y avoir des subventions.

Et puis ils se sont lancés dans des discours incompréhensibles. Qu'avec la crise d'aujourd'hui, tout le monde était à la recherche d'économies. Que les Chinois et les Indiens montaient en puissance, que ça commençait à devenir un carnage. Que ça n'avait pas que des mauvais côtés, que maintenant on pouvait s'habiller pour presque rien avec les petites mains qui bossaient pour des bols de

riz. Et puis, qu'avec l'électronique, de toute façon, il y avait besoin de moins de monde. Et puis qu'on était même plus sûr qu'on aurait encore vraiment besoin de bagnoles à l'avenir, qu'avec les écolos d'un côté, et la montée du baril liée à l'épuisement des réserves de pétrole de l'autre, l'industrie n'avait pas bonne presse.

Ils disaient aussi que l'Europe n'avait plus d'avenir. Que c'était le marché qui était en cause. Que les portefeuilles d'actions s'effondraient. Que les maisons, aux Etats-Unis, ne valaient plus rien et que les gens quittaient leurs habitations sans honorer leurs emprunts. Qu'il y avait un risque que ça fasse la même chose avec les centres commerciaux. Que ça devenait de plus en plus tendu. Qu'il suffisait de regarder les Grecs, les Espagnols, les Portugais... et tous les autres, même les Etats-Unis. Que tout le monde était pris à la gorge. Que les notaires devaient eux aussi licencier puisqu'il y avait de moins en moins de ventes.

Moi, je ne comprenais pas grand-chose à ces histoires. Mais je sentais de plus en plus que tout ça filait droit dans le mur... Et c'est là que j'ai repensé au banquier. Lui qui m'avait dit, quand je m'étais inquiété fût un temps, que le mieux c'était d'attendre. Que « tant qu'on n'a pas vendu, on n'a pas perdu Monsieur ! ».

En un rien de temps, sans que je n'ai rien vu venir, les temps avaient donc tant changé. Désormais, tout était

programmé, et les types comme moi, ça ne servait plus à rien. Le constat était plus qu'amer après m'être rincé une vie entière. Et voilà maintenant qu'ils annonçaient que la retraite allait être de plus en plus tard, qu'il fallait s'attendre à travailler de plus en plus longtemps pour avoir de moins en moins. Parce qu'on ne vivait plus dans une zone de croissance. On avait tous vécu à crédit en pariant sur des lendemains qui chantent, quand tout allait bien ; et maintenant tout allait mal, les lendemains, finalement, avaient déchanté. La rumeur enflait de partout qu'une réduction de 20% de toutes les pensions s'annonçait, que l'Etat ne pouvait plus payer, qu'il était lui aussi en faillite. Qu'il y avait trop de déficits, que tout foutait le camp.

Et puis, comme si tout ça ne suffisait pas, Maman était morte.

Elle n'était plus là. Elle était partie comme ça. C'était l'âge, paraît-il. Il fallait passer à autre chose m'a dit le prêtre. Je l'avais regardé, hébété. J'avais toujours été à elle, accroché à elle, impossible de m'en éloigner. Et maintenant elle n'était plus là. Et mon fils s'était barré aussi.

Quand Maman est morte, je suis allé chez le notaire pour toucher l'héritage. Depuis le temps qu'elle m'en parlait, presque chaque dimanche, que j'allais voir ce que j'allais voir, j'étais assez curieux. Cet héritage, c'était son obsession. C'était son objet de conversation préféré, à Maman.

Cet héritage, elle l'avait consigné dans un testament qu'elle avait écrit, réécrit, et réécrit, encore et encore. Parce qu'elle voulait gérer au mieux, être certaine que tout serait bien maîtrisé. Elle voulait qu'une partie revienne à ses petits-enfants, et puis que ceux qui l'avaient trahie soient tous rayés de la carte, qu'ils ne touchent rien, ou le moins possible.

La somme annoncée par le notaire n'était finalement pas grand-chose, bien moins que ce que Maman avait toujours laissé entendre. C'est vrai que les soins de sa fin de vie avaient été coûteux, très coûteux. Et puis, comme l'avait dit Monsieur le Notaire, le marché s'était effondré et les économies s'en étaient ressenties. Réduites de moitié par la crise.

J'ai perdu une vingtaine de kilos en un rien de temps. Depuis qu'on avait mis Maman en terre, je tenais à peine debout. Et je n'avais même plus le garage dans lequel aller me réfugier. J'avais même des hallucinations. J'entendais le père de ma femme, « Monsieur l'Instituteur » comme il se faisait appeler. Le vieux, qui assénait, en boucle, sa vision : la Chine nous envahirait un jour. C'était son obsession. Le grand-père de mes gamins passait son temps à répéter que, lui, il ne voulait pas d'enfants. Qu'il n'avait jamais voulu mettre au monde des gamins dans un monde aussi dégénéré, pourri jusqu'à la moelle par le fric. Il était resté locataire, toute sa vie. Il

disait qu'il voulait pouvoir prendre la poudre d'escampette à n'importe quel moment, sans avoir de comptes à rendre à personne. Il disait qu'être propriétaire, c'était un mythe inventé pour que les gens se croient importants. Que c'était surtout un moyen pour les banquiers de faire du gras. Qu'ils exploitaient, depuis toujours, la misère. Allez savoir pourquoi maintenant que tout s'effondrait, je pensais à lui, comme ça.

Tout foutait le camp, j'étais de plus en plus fatigué et je ne voyais plus à quoi ça rimait de continuer, comme ça. J'ai reçu un type qui m'a dit qu'il fallait songer à la vente de la maison pour solder les dettes du garage, et que je pouvais m'estimer heureux parce qu'il devrait me rester quelque chose pour la retraite. Avec la crise, ma situation était presque enviable parce que beaucoup n'avaient plus rien, même plus un toit. Et comme les prix des maisons continuaient de baisser, ça n'allait pas s'arranger.

Il me disait que dans les hautes sphères, on envisageait même de plus en plus sérieusement la possibilité que tout ça finisse dans un bain de sang. Et que même si ce n'était pas le cas, de toute façon, l'avenir était à l'Est, qu'ils étaient cinglés, qu'ils bossaient pour rien et qu'ils étaient plus d'un milliard. Que nous, face à ça...

Alors, il valait mieux récupérer ses billes, et vite, tant qu'il était temps. Vendre la maison au plus vite, éventuellement acheter de l'or et bien le planquer. Comme

ça je pouvais solder les dettes du garage, me débarrasser enfin de cette gangrène et même avoir un pécule pour la maison de retraite. J'avais regardé ma femme. Elle avait articulé deux mots, mais je n'y avais rien compris. Comme toujours.

La seule chose qui m'importait, c'était de savoir ce qu'en aurait pensé Maman. Ce qu'elle aurait fait. Ce qu'elle m'aurait dit de faire. Parce que Maman, elle avait toujours la réponse, elle savait toujours ce qui était bien ou pas bien. Alors comment j'allais faire maintenant ? Hein, sans Maman, comment je pouvais savoir ce qu'il fallait répondre ? Parce que Maman, elle n'était plus là. Et puis mon fils, non plus, d'ailleurs. Puisqu'il était mort, lui aussi. Une virée qui a mal fini. Comme quoi, Maman avait bien raison, jamais il ne fallait s'éloigner de la maison.

C'est à ce moment-là que l'idée m'est venue. Parce que, finalement, je n'avais plus rien à perdre. Parce que de toute façon tout était foutu. Alors, oui, je me suis posé devant l'agence où mon compte était tenu depuis la nuit des temps. Où toute la famille avait toujours confié tout son patrimoine. Tout ce truc qui était maintenant réduit à néant. J'ai attendu la pause cigarette, parce que je savais qu'il était fumeur. Je l'avais remarqué quand il était venu au garage. Et je savais qu'aujourd'hui, on avait plus le droit de fumer dans les banques. J'ai attendu patiemment, dans la BM que j'avais retapée. Décapotable qu'elle était, et belle

en plus. Toute noire. Elle luisait sous le soleil. Et quand le type est apparu, je ne me suis posé aucune question. J'ai tiré.

Parce qu'on me l'avait dit, les banquiers, dans tout ça, c'était les vrais responsables. Parce qu'ils s'en étaient foutus, tous, plein les poches sur le dos des honnêtes gens. Sur mon dos. Alors il allait payer pour tous les autres. Et puis, il n'était pas très blanc, alors c'était un juste retour des choses, j'allais faire coup double. Qu'il paye pour tous ces salopards qui s'en sont toujours mis plein les fouilles sur le dos des petites gens comme moi. Qui ont fini par briser ma vie. Qui ont tout pris. Comme tous ces salopards de politiciens avec leurs belles promesses et, surtout, leurs missions à 10000 euros, leurs appartements de fonction, leurs cigares.... Comme tous ces types trop bien habillés pour être honnêtes. Même ceux du FN que j'étais allé voir en prenant ma carte, quelques jours avant, je n'avais plus confiance en eux pour résoudre les problèmes. Ils étaient trop mous.

Quand j'ai tiré, j'ai eu une pensée pour ceux qui avaient le droit d'avoir un gun chez eux. Parce que, moi, j'avais eu du mal à le trouver, le flingue. Alors qu'eux, ils l'avaient à dispo. Dans leurs armoires. Il fallait qu'ils se dépêchent de faire pareil, de profiter que la vente d'armes était encore libre. Parce qu'on ne savait pas combien de temps ça allait durer ? Oui, il fallait qu'ils se dépêchent.

Parce que le black qui avait élu risquait de finir par leur retirer ça, aussi. Sûr que ça allait finir par arriver. Heureusement qu'il y avait de bonnes poches de résistance, qu'il ne se doutait pas encore vraiment de ce qui l'attendait du côté du Texas !

Voilà, Mr l'inspecteur, vous savez tout. Je la signe où, ma déclaration ?

(3) Operating System - VOICE

Je suis une mémoire incertaine.

Être une mémoire incertaine, c'est, paraît-il, un point commun qui unit tous les enfants nés avec le cordon ombilical autour du cou, tous les rescapés de noyade, tous les « survivants » revenus d'un coma : depuis le moment de crise qu'ils ont vécu, ils ont le sentiment désagréable de n'être qu'en sursis.

Cela a une conséquence directe : tétanisés à l'idée que tout pourrait s'arrêter à n'importe quel moment – puisque cela aurait pu ne jamais démarrer – ils sont d'abord des spectateurs du temps qui passe. Alors, faute de pouvoir faire autre chose, ils le regardent, le voient évoluer

avec un curieux sentiment que la marche des choses se déroule sans qu'il leur soit possible d'y prendre une part directement active.

Souvent, ils passent à côté de leur vie. Ils sont comme des inadaptés. Ils passent leur temps à proposer des commentaires. Certains en font parfois des œuvres, qu'il s'agisse pour eux de s'émerveiller devant la beauté du monde ou bien de dénoncer ce qu'ils en voient de laid.

Il n'y a rien de scientifique dans cette hypothèse que ceux qui développent des visions du monde différentes auraient pour point commun d'avoir approché la mort – physiquement, moralement, socialement, identitairement, tout ce qu'on veut. Reconnaissons cependant qu'à lire des auteurs aussi différents que Kerouac, Brautigan, Foucault, Deleuze, Girard, qu'à chercher à identifier précisément un point commun, on est vite tenté de trouver celui-ci.

Parmi ces grands noms, [Deleuze](#) soutenait que le sentiment de honte était le motif le plus puissant de philosopher. Honte par rapport à ceux que l'on sait enterrés. Honte, peut-être, de la chance de ne pas l'être alors que l'on aurait logiquement dû l'être. Oui, assurément, ce ressort de la honte est puissant. Et si l'on ne saurait avoir l'outrecuidance de se ranger parmi ces grands esprits, en revanche on accepte très volontiers de se placer dans cette catégorie des « en sursis » honteux.

ACTE I – DEMARRAGES

Je suis né en [1983](#), quand il a levé les bras au ciel. Et que j'en ai pleuré. Quand je me suis dit que si ce n'était pas pour ressentir ça, pour faire quelque chose comme ça, alors ça ne valait pas le coup de continuer. Je suis donc descendu dans le jardin. Il faut dire qu'il n'y a sans doute pas grand-chose de pire que de grandir en banlieue parisienne.

Je suis descendu et j'ai regardé attentivement le mur. J'ai très consciencieusement fait rebondir trois fois la balle. Il s'agissait de ne pas se louper. Enfin la chance était là. Une double faute et c'en était fini. Il fallait tout recommencer. Quand on touche de si près le but, quand l'instant de la libération apparaît si proche, la perspective de ne pas parvenir à conclure est insupportable.

J'ai donc plissé les yeux et j'ai regardé le mur bien en face. Il fallait que cet ace passe. J'ai légèrement incliné ma raquette sur la droite, la balle bien coincée là, juste entre le manche et le tamis. J'avais le geste parfaitement en tête : lancer le bras droit en même que le bras gauche, trouver la juste hauteur pour que la frappe soit parfaite, et faire partir le bras le plus vite possible pour augmenter la vitesse de percussion. Je ne savais pas à l'époque que je faisais partie

des adeptes de je ne sais quelle psycho-sophrologie de bazar.

Toujours est-il que ça a marché. Le coup est parti tout seul, à la plus juste des vitesses, et la balle est allée s'écraser à l'endroit exact que j'avais choisi. Il a baissé les yeux à la même vitesse que mes bras sont montés au ciel. Le chat a sans doute cru que je devenais fou. C'est vrai, comment pouvait-il imaginer ce que ça fait de battre Wilander en finale d'un tournoi du grand chelem ? Et pas n'importe lequel : Roland Garros ! Et que je n'étais pas n'importe qui : que j'étais ce gosse venu du Cameroun, métis de père black et de mère blanche, pour qui les promesses de l'avenir n'étaient pas roses, sauf à avoir ce machin secret et que tout le monde m'enviait : le talent.

Entre la vision de mon succès, en cette fin d'après-midi du dimanche, et sa concrétisation, les choses n'ont pas été simples. Mais aucun grand objectif ne s'atteint sans quelque traversée du désert. La mienne avait débuté un peu après ce mois de mai 1983. C'était un dimanche soir. Et, même si cela paraît étonnant, il y a pire que le dimanche soir. Il y a les dimanches soirs de défaite...

La vie d'un gamin est régie par quelques rites immuables. L'un de ces rites, c'était le tennis du dimanche soir. Qui en avait décidé ? J'avoue que je n'en sais toujours fichtre rien. Mais c'était comme ça, c'était l'heure du tennis. Et par je ne sais quelle lubie, mon père avait décidé

que j'étais prêt. Prêt à entrer dans la cour des grands. Prêt à venir fouler le sol en dur et à échanger quelques balles avec la déjà ancienne génération.

Soyons honnête, je lui en avais mis plein les oreilles. Les quelques moments où il était à la maison, je lui racontais mes parties enfiévrées, les heures passées à se disputer des finales de grand chelem, et les échanges somptueux où ne manquaient que des caméras pour immortaliser l'instant. En fait, je le soupçonne d'avoir voulu voir de ses propres yeux. D'avoir voulu juger sur pièce. Et si, après tout, le gamin avait quelque chose ? Et si, après tout, c'était un sportif ? Et si, après tout, il pouvait faire quelque chose de sa vie ?

Quand je suis rentré sur le court, j'ai tout de suite senti que les conditions climatiques n'étaient pas favorables. Il faisait froid là-dedans. Et puis, ces courts couverts, avec leur éclairage qui venaient te prendre en pleine gueule quand tu lances la balle pour servir, ce n'était quand même pas ce que l'on pouvait rêver de mieux pour des débuts professionnels.

En plus, j'ai tout de suite senti que je n'étais pas le bienvenu. Tous ces types, plus ou moins affiliés à ma famille, qui partageaient tous un goût prononcé pour les bagnoles, dont certains avaient fait profession de les réparer, ils n'étaient pas là pour rigoler. Le tennis du dimanche soir, c'était le moment où l'on venait vider ses

frustrations, où l'on martyrisait une balle pour oublier. Et j'ai vite compris que c'était moi qui allais être le souffredouleur.

C'est vrai que ma présence était un peu incongrue et ne pouvait être, dans tous les cas, que déplaisante. Il n'y avait en effet que deux possibilités. La première : je jouais comme un Dieu, comme je l'avais, plutôt habilement, laissé entendre à mon père. La conséquence directe aurait été que ces types à la quarantaine bien sonnée se seraient trouvés ravalés à leur médiocrité tennistique. Et j'aurais ainsi brisé le mythe : dans cette salle, on ne jouait pas un tournoi de l'ATP, il n'y avait pas de stars internationales.

C'est, hélas, la seconde possibilité qui a eu les faveurs du destin. Celle où j'aurais joué comme un manche, et même pire. Celle où pas une balle, même de service, ne serait tombée du bon côté du filet ou à moins de trois mètres de la ligne d'en face. Celle où, avec des sourires entendus, les vieux auraient pu sans état d'âme continuer leur vie d'avant après avoir montré au p'tit môme de quoi il retournait quand on voulait jouer au tennis. Ils s'en sont même sûrement marrés en rentrant chez eux.

Avec mon père, pas un mot n'a fusé sur le chemin du retour. En rentrant à la maison, j'ai même cru qu'il n'y aurait pas d'orage parce que je savais que quand il l'avait mauvaise, il pouvait y aller fort. Et là, il était plutôt calme.

J'aurais dû penser que s'il ne s'énervait pas, c'est que la situation était grave et que j'allais payer le prix fort.

Ca s'est passé pendant le dîner. Il l'a lâché d'un coup, comme une bombe.

« Si vous saviez comme il m'a ridiculisé. Ah, ah ! J'avais l'air malin ! Je leur avais dit qu'ils allaient voir, que l'on tenait de la graine de champion ! Moi qui m'imaginait qu'il battait des classés ! Et quoi ? Incapable de retourner un service. Nul. Mais alors plus nul que nul. Complètement nul ». Et puis il m'a regardé bien droit dans les yeux et il a lancé, assassin : « C'est pas beau de se vanter quand on est mauvais, c'est pire que d'être juste mauvais ».

J'ai quitté la table en réprimant mes larmes. J'ai entendu au loin qu'il en remettait des couches et des couches, parce que maintenant il était vraiment énervé. Et quand il était comme ça, il pouvait charger pendant des heures.

Je suis rentré dans ma chambre et j'ai pris « les 100 conseils pour jouer au tennis » de Borg. Je ne sais combien de fois je l'ai lu et relu, mais je sais en revanche parfaitement pendant combien de temps j'ai planché : jusqu'à ce que je prenne ma revanche.

Ca s'est passé à domicile cette fois-là. Sur mon terrain. Et j'avais bien préparé mon coup. On avait convenu de se retrouver à 13 heures. Et je l'avais pris par

les sentiments en lui disant combien ça me ferait plaisir de faire une partie de tennis avec lui. J'étais certain que les évènements d'il y a quelques temps étaient de l'histoire ancienne pour lui. Qu'il avait oublié, trop occupé avec ses problèmes au garage et à se chamailler avec ma mère pour des histoires qui ne m'intéressaient pas. Pas moi.

Des jours et des jours que je m'entraînais. J'avais même prévu un entraînement le matin de la rencontre parce qu'il n'était pas question que j'arrive sur le court sans être échauffé. Et tout s'était bien passé. J'avais battu mon partenaire en deux sets secs et il n'avait pu me prendre que quelques jeux. J'avais déjà une assez bonne expérience et je savais que la forme que je tenais en ce moment – la fameuse confiance dont parlent les tennismen qui réussissent, comme ceux qui se plaignent qu'elle les ait abandonnée – pouvait s'évanouir en quelques heures. Et il était donc temps que la rencontre arrive.

Il est arrivé à l'heure et on a commencé. Une petite heure d'essuie-glace et le tour était joué. Il n'avait pu prendre que quatre jeux. On est rentrés ensemble à la maison. J'étais gonflé à bloc. Lui, il avait pris un sacré coup de vieux. J'étais d'un seul coup devenu adulte.

Alors ma carrière de tennisman pouvait maintenant être laissée derrière moi, sans regret. Apprendre ma réussite au brevet des collèges en rentrant a achevé d'enseigner la journée. Il faut dire que la proposition d'un

redoublement l'année précédente m'avait valu un cinglant : « Il n'est pas méchant, mais qu'est-ce qu'on va faire de lui... ? ». Deux humiliations lavées en quelques heures. Une vraie belle journée si l'on considère que des évènements de ce type pouvaient en conduire certains pendant quarante ans à la télévision. Histoire de tenter de solder ce genre de comptes. Moi, je venais de le faire. Et j'avais à peine quatorze ans.

ACTE II – CROISSANCES

J'avais été bien formé et éduqué. Et j'étais donc convaincu qu'il s'agissait d'une étape obligée. Que l'on n'avait pas le choix. En somme, que pour entrer sur l'autoroute, il fallait s'acquitter du péage. Et qu'en ce début des années 1990, alors qu'Internet n'était pas encore ce qu'il est devenu, alors que les Pixies ne s'étaient pas encore séparés et que les Red Hot Chili Peppers allaient enfin connaître un succès planétaire, le tarif était de faire la bringue. A ce jeu-là, je me suis révélé ne pas être trop [mauvais](#).

Ma vie se résumait donc, comme pour des centaines de milliers d'étudiants en même temps que moi, et des centaines de milliers avant, à tromper l'ennui. Et donc à faire la fête, très régulièrement. Tous les soirs pour être

exact. Le prétexte était ce beau moment que constitue la vie d'étudiant et où il est question d'en profiter puisque la suite s'annonce moins réjouissante. Ces soirées très arrosées sont encouragées parce qu'elles sont censées souder les liens, faire vivre des aventures un peu extrêmes ensemble, histoire de cimenter pour la suite de beaux réseaux d'anciens. Alors les occasions, plus ou moins planifiées, se multipliaient. Discipliné, j'en profitais à plein.

La ville était douce à vivre, avec un petit centre-ville qui permettait d'envisager une vie à pied. Sans le savoir, ma mère m'avait aidé à choisir une chambre juste au-dessus du bar où il fallait être si on voulait vraiment s'en donner à cœur joie. Je décodrai plus tard que ce que j'allais vivre n'avait rien d'exceptionnel, que j'allais simplement être une proie très consentante pour des conventions qui aiment singulièrement prendre dans leurs filets les jeunes publics estudiantins avec la complaisance très assumée des équipes de direction des grandes écoles ou des universités.

Une formule me taraudait cependant, sans relâche : « négatif pour la vie active ». C'était par une de ces journées étouffantes de début d'été. Arrêté à un feu rouge, dans la voiture d'à côté se tenait, derrière son volant, un type cravaté dans une voiture bariolée de publicités. Il était au bout du rouleau. Même pas sûr qu'on ait cru nécessaire

de lui prendre l'option clim. J'étais donc rentré à la maison et j'avais lâché à l'assemblée – qui en avait été médusée – un définitif : « négatif pour la vie active ! ». Gâcher sa vie ne devait pas être une fatalité, j'en étais certain.

La question que se posent tous les adolescents commençait donc à virer sérieusement à l'obsession : que faire ? Que faire pour éviter une vie comme celle-là, pour ne pas sombrer dans cet ennui là ? J'ai vite pris conscience que si les baignoires d'alcool permettaient de ne pas trop se la poser, un jour ou l'autre le réveil risquait d'être difficile. C'est pourquoi l'absence d'une quelconque vocation ou d'un talent avéré pour quelque activité que ce soit devenait réellement problématique.

C'est au sortir d'un dîner auquel je m'étais rendu pour justifier la contribution mensuelle de ma grand-mère à mes beuveries, alors que je marchais rapidement dans des rues piétonnes désertées, alors que j'avais le moral plus que jamais dans les chaussettes, que la grâce m'a foudroyé : écrivain !

J'aurais été bien incapable de dire d'où était venue cette idée. Mais apporter cette réponse à la fameuse question « que faire ? » présentait de multiples avantages qui l'imposaient avec la force de l'évidence. L'écrivain jouissait encore d'une bonne réputation, son activité restait respectable et, à l'image de la cocaïne et à la différence de l'alcool ou de l'héroïne, l'activité d'écriture restait

compatible avec toute forme de vie sociale. On ne pouvait pas en dire autant d'autres activités que j'avais envisagées plus ou moins sérieusement pour échapper à la fameuse vie active et dont il avait fallu rapidement abandonner l'idée.

Ainsi, si devenir acteur était une belle piste pour un adolescent en mal de sens, j'étais certain qu'y parvenir aurait supposé de s'adjoindre des concours divers dont je n'avais aucune idée. Qui plus est, en cas de réussite, cela revenait à perdre tout anonymat et il y avait un risque non négligeable de mal tourner et de finir à la télé. Sur ce dernier point, j'avais très vite donné en me ridiculisant dans quelques jeux télévisés idiots et constaté que l'on ne pouvait sérieusement envisager de passer sa vie dans des milieux d'abrutis pareils.

L'autre voie, travaillée traditionnellement par les ados en mal de certitudes pour le futur, c'était la musique. Problème : cela supposait un apprentissage technique dont je me sentais proprement incapable sauf à verser dans le chanteur de groupe de rock. Si cette dernière option pouvait sembler en première approche crédible au vu de ma dégaine, j'étais bien conscient qu'elle était peu susceptible de rester viable sur la durée. Que la probabilité d'être le nouveau Mick Jagger tendait de manière asymptotique vers le zéro pointé.

Non, assurément, – mais comment n’y avais-je pas pensé plus tôt ? – le choix de l’écriture ne pouvait que s’imposer. Aucun apprentissage particulier n’était nécessaire, pas plus qu’un quelconque investissement. Mieux : je pouvais d’ores et déjà dire que j’étais écrivain. Ça m’allait bien. Je pouvais même inventer, pour faire tomber une fille, des pages que j’aurais écrites... et brûlées. Parce qu’écrivain maudit, c’était encore mieux qu’écrivain.

Si la perspective était assez alléchante, elle manquait cependant de crédibilité dès lors que la lecture n’avait jamais constitué mon passe-temps favori. Si l’on excepte la lecture des classiques obligés, c’était le calme plat. Force était donc de reconnaître qu’aucun élément objectif ne permettait de nourrir cette intime conviction que j’allais devenir écrivain.

Et puis, un soir, sur une étagère, j’ai aperçu *Maudit Manège* de Djian. Lorsque j’ai compris que c’était la suite de *37°2*, je lui ai emprunté. Je l’ai dévoré d’une traite et je me suis dit, à l’image du Kerouac que je découvrirai un tout petit peu plus tard grâce à Djian : *[That’s it!](#)*

Djian avait réussi à m’embarquer dans ses aventures. Il m’inspirait. Je lisais lentement car je voulais savourer chaque passage. Je cornais les pages que je trouvais envoûtantes. J’aimais ce livre. Djian avait réussi à exprimer tout ce que je ressentais, à dire tout ce que j’aurais voulu hurler, à formuler de manière parfaite tout

ce que je ne pouvais que baragouiner. C'était bon d'avoir pour la première fois un véritable ami.

Avec ce bouquin, j'ai commencé à développer une manie : avaler toute l'œuvre de l'écrivain qui a su me toucher pour comprendre qui il est, d'où il vient, ce qui a pu faire qu'il est devenu ce qu'il est devenu : ce type capable de voir ce que d'autres n'aperçoivent pas. J'ai donc poursuivi : *37°2*, puis *Bleu comme l'enfer*, *Echine*, *50 contre un*, *Lent Dehors*, *Crocodiles...*

Entre deux Djians se sont glissés quelques amis de mon ami : *Sur la Route*, *Docteur Sax*, *Satori à Paris*, *Big Sur*, *Le monstre des Hawklins*, *La vengeance de la pelouse*, *Printemps noir*, *Un privé à Babylone*, *Hollywood*, *Le festin nu...* Kerouac, Brautigan, Burroughs, et les autres de la *beat generation*. En littérature, pas de doute, l'adage fonctionne à [merveille](#).

Rapidement, et spontanément, j'ai donc réduit mon implication dans les fêtes étudiantes pour tenter des expériences d'écriture. C'est un samedi matin que j'ai vécu ma première fois. De la semaine, le samedi était le jour que j'avais toujours préféré. Il était celui où l'on s'était déjà félicité la veille au soir de la fin de la semaine de travail. Il était celui où l'on s'était déjà requinqué. Il était celui qui annonce encore un week-end à venir. Il était celui où ceux qui ont la malchance de travailler pendant que les autres se reposent permettent au commun des mortels de reprendre

une vie normale, après une semaine artificiellement gonflée à bloc de rendez-vous divers et variés, aussi nombreux que généralement inutiles.

Je crois que j'ai toujours autant adoré le samedi que j'ai détesté le dimanche. C'est d'ailleurs sans doute pour ça que j'ai toujours voulu que ma vie ne soit qu'une succession de samedi. On devrait tous réfléchir à notre jour de la semaine préféré et à celui que l'on vomit. Ça nous aiderait à choisir notre voie. Ça éviterait à beaucoup des erreurs dramatiques d'orientation.

C'est donc un samedi que j'ai consciencieusement disposé la table basse devant la fenêtre. Que je me suis agenouillé. Et que j'ai eu le sentiment de dévisser réellement, pour la première fois, mon stylo plume. Je pensais à ce grand-père que je n'ai jamais connu et à cet autre que je ne connaissais pas. Pas de doutes, c'était là toute l'importance de l'écriture. Que les enfants sachent qui était leur arrière grand-père, leur grand-mère, leur père, tous ceux qui les ont précédés dans la vie. Qu'ils sachent, tout simplement. Je ne voulais pas que ma vie, ce ne soit que qu'une vingtaine de photos dont dix sont ratées. Je voulais que l'on sache qui j'avais été. Je voulais offrir ça aussi à beaucoup d'autres que je ne voulais pas qu'on oublie. J'étais peut-être la dernière chance de ressusciter Raymond. Et de ne pas oublier les autres.

Rapidement, je me suis donc mis à écrire beaucoup, le soir généralement mais pas exclusivement. J'écrivais sur l'écriture. Sur le sentiment que chaque mot me faisait l'effet d'une feuille morte. Qu'ils venaient se déposer. Et j'écrivais sur cette sensation, cette étrange impression qu'il n'était pas possible d'écrire deux fois la même chose. Que si je m'étais posté devant mon cahier une demi-heure plus tôt, toutes les phrases auraient été différentes. Sans exception.

Ces mots me faisaient l'effet de suivre leur propre parcours, de partir du cerveau ou d'ailleurs, de se laisser transporter au gré du sang jusqu'à mes doigts avant d'être à jamais aplatis, comme la feuille qu'on laisse jaunir entre deux pages d'un gros livre. Et sans cesse cette question me venait : à quoi ressemblerait ce paragraphe si je l'avais écrit hier ? Aurait-il été identique ? Assurément non : la nature démontrait qu'une feuille ne se détachait qu'une fois et qu'elle était immédiatement suivie par une autre qui, même si elle lui ressemble, est différente. Peut-être plus jolie. Peut-être moins. Plus tard, je comprendrais que j'avais raison de me poser ce genre de problème métaphysique en découvrant ce proverbe chinois selon lequel on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve. Ou ce poème de Machado qui nous dit que de chemin il n'y a point, que les pas sont le chemin, rien de

plus. Que j'étais, en fait, par essence, un constructiviste [piagétien](#).

Naturellement, je ne savais pas si ce que j'écrivais était bon ou mauvais. Si c'était de la littérature ou simplement quelques lignes d'un journal intime. Mais j'étais convaincu d'avoir trouvé quelque chose : le sentiment qu'enfin quelque chose se passait dans ma vie. Comme si je touchais du bout des doigts ce après quoi j'avais couru depuis vingt ans. J'étais certain que quelque chose d'important était, là, en train de se jouer.

Un sentiment d'évidence me prenait parfois. Lorsque j'avais couché mes premiers mots sur ce cahier, tout s'était passé comme si je l'avais toujours su. Que je n'étais bon qu'à me pâmer devant cette beauté de mots alignés, et à essayer de l'approcher moi-même. Parce qu'un seul moment de bonheur, j'entends par là tomber sur un bouquin magnifique ou réussir à écrire une longue et belle page, un seul de ces moments donnait le courage d'affronter tout le reste : le sentiment du temps perdu, des moments inutiles, des étapes obligées. Lire, écrire, tout cela me donnait l'impression que je pourrais avaler des montagnes de couleuvres jusqu'au jour où je pourrai me consacrer entièrement à l'écriture. En fait, ce sentiment d'évidence était d'avoir l'impression que tout avait été décidé bien avant. Qu'il y avait un destin. Que j'avais un destin. Qu'on avait tous un destin.

Bien sûr, tous les moments n'étaient pas sereins. Certaines questions pouvaient amener aux portes de la folie. A se demander si l'on n'est pas, au fond, qu'un simple détraqué mental. Comme ce soir où, assis dans la cuisine qui m'étouffait, j'entendais l'espèce de grognement respiratoire que poussait ce frigidaire et qui m'oppressait. Pendant ce qui s'apparentait à de véritables crises, je sentais dans mon crâne comme des petits bonshommes qui me rongeaient le cerveau. Et à chaque fois que j'arrivais à en dégager un d'un violent coup de pied, il y en avait toujours un autre un peu plus balaise qui me balançait un grand coup de poing dans le dos. Il n'y avait rien à faire. Ils étaient toujours plus nombreux. Ils m'effrayaient. J'en transpirais. Mon front était sec mais je pouvais le jurer, je transpirais. Je transpirais des gouttes d'angoisse. Et j'en étais quitte pour une bonne poignée de cheveux en moins.

Alors, j'essayais d'éteindre la lumière, de me mettre bien en boule comme pour me protéger, sous une couette de plus en plus chaude. J'agitais mon cerveau dans tous les sens pour qu'il se décide à signer l'armistice. Ou alors j'armais quelques bonnes dizaines de lignes dans mon cahier et ils pouvaient venir, je savais qu'au moins cette partie là, ils ne l'auraient pas. Je voulais mettre ma vie à l'abri du plus solide des coffres-forts, avec tous les derniers alliages de métaux en guise de parois. Et ces angoisses pouvaient toujours essayer de le percer, elles étaient

attendues de pied ferme. Je ne voulais pas devenir adulte. Je ne voulais pas devenir ce que me promettait, tous les jours, la société : une espèce de crétin qui passe sa vie à la rater, sans s'en rendre compte. Je savais que le risque était grand, que tout le monde me poussait à devenir un cheval dans un champ de courses, lancé comme une furie. Que je devais être le pur sang qui, dès le départ donné, se rue afin d'être devant. Devant le troupeau. Mais toujours dedans. Mais moi je ne voulais pas, je ne pouvais pas m'imaginer passer la ligne d'arrivée, épuisé, avec les autres. Il fallait que je [m'échappe](#) avant l'instant fatal. Avant l'arrivée.

Et puis, passées quelques semaines, passés ces délires qu'ont sans doute connus nos récents gamins trop facebookisés, nos jeunes en perdition plein de poudres dans le nez où de fumée dans les poumons, la question de mon devenir était brusquement réapparue.

Pour que l'hypothèse que je puisse faire profession d'écriture reste crédible, et qu'elle continue d'être susceptible d'apaiser mes doutes, il fallait se lancer. Lâcher les cahiers, lâcher les lignes fugitives, tenter d'écrire un chapitre, le premier de mon livre. Ça s'est rapidement révélé impossible. Des paragraphes froids, sans vie, sans intérêt. Incapable de raconter une histoire. Alors je me consolais en me disant que j'étais trop pressé. Que je voulais aller trop vite. Et les questions que je tentais de tenir à distance réapparaissaient. Que signifiait écrire ?

Comment écrire ? Était-ce un plaisir, un travail, un devoir ? Fallait-il écrire pour être lu ? Je m'agitais de plus en plus tandis que la question de ce foutu bouquin, toujours au point mort, devenait de plus en plus sensible. Comment serait-il construit ? Y aurait-il un début et une fin ? Et si je ne parvenais jamais à le sortir ?

Au plus fort des moments de doutes et de détresse, j'imaginai mes gosses en train de le lire. Et mes petits-enfants aussi. Je voulais que lorsqu'on leur demanderait qui était leur père et qui avait été leur grand-père, ils sachent quoi dire. Que ça avait été un écrivain. Pas quelqu'un qui avait passé sa vie à emmerder les autres. Pas quelqu'un qui avait regardé sa vie filer, les bras croisés. Et qu'ils en soient fiers parce qu'il aurait vécu l'ancêtre. Parce qu'il aurait été quelqu'un de bien. Et qu'ils puissent expliquer à tous que ce n'était pas bien grave s'il n'avait pas été quelqu'un... Que ce qui comptait, au fond, c'est qu'il ait été simplement quelqu'un de bien.

Et puis une fin d'après-midi, je me suis rendu compte que j'étais en train de devenir réellement dingue. Que j'avais des souris chez moi, là. Qu'elles gambadaient sous le matelas. Il y avait des souris dans mon *home sweet home*. Et j'avais mis des mois à m'en rendre compte. Pas de doutes, j'étais donc bien en train de devenir cinglé.

J'étais de moins en moins dupe. Cette histoire d'écriture ressemblait de plus en plus à une énorme cuite,

et j'en étais quitte pour une bonne gueule de bois. Rien n'avancait. J'étais incapable d'écrire ce foutu bouquin, alors que je me prenais à rêver de lumières. Bien sûr, je me défendais. Je me disais que j'étais sûr que si, un jour, il y avait un bouquin de trois cents pages que j'avais écrit, il faudrait que les gens soient bien accrochés à leur siège pour ne pas le balancer par la fenêtre au bout de dix pages ! Et qu'il y en aurait toujours pour dire que j'avais décrit la difficulté de la création. Et qu'ils auraient raison.

Je m'enfonçais en fait de plus en plus dans la dépression. Je ne touchais pas à la machine. J'en étais proprement incapable. Et je sentais progressivement la vie me rattraper. Leurs vies me rattraper. Comme s'ils étaient nombreux à m'en vouloir de ne pas être comme eux. Comme s'ils essayaient de me mettre une espèce de flèche rose fluo devant les yeux et du noir partout autour. Pour me montrer qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Que la vérité était là. Qu'il fallait devenir positif pour la vie active. Jamais je n'aurais dû dire à ma mère que je voulais être écrivain...

Mais bon Dieu, ma vie ne pouvait quand même pas n'être que ça ! Je ne pouvais pas envisager de me retourner et de ne rien voir. Il fallait vraiment que j'attaque mon bouquin. C'était vital. Que je le pose à la face du monde. Pour ne pas me laisser bouffer, comme tant d'autres avant moi. Il fallait que je puisse me tenir droit. Que je ne les

laisse pas m’emmener. Que je ne laisse pas tous ces salauds me guider tout droit vers la mort, sans détour. Je me sentais comme le condamné à mort qui pénètre dans l’ultime couloir, entouré par des types chargés de vérifier qu’il ne s’enfuit pas. Qu’il ne s’écarte pas de la route qu’on lui a tracée. C’était l’effet que ça me faisait, en tout cas, chaque fois que quelqu’un me disait : « Alors tu en es où ? Qu’est-ce que tu vas faire l’année prochaine ? Quels sont tes projets ? ».

Mais qu’est-ce qu’ils voulaient faire de moi, un marchand ? Qu’était-ce que le fric ? Je n’étais pas totalement con. Je savais bien qu’il en fallait. Et qu’il valait mieux en avoir beaucoup. Mais est-ce que ça faisait sens ? Est-ce que ça suffisait à remplir une vie ? Est-ce que ça suffisait à être fier de soi ? A ne pas avoir honte de se gâcher des heures derrière un bureau à faire des trucs inutiles ? Alors je repensais à mon bouquin. Quand on venait m’agripper par le col et me tirer par la manche, je pensais à lui. Il n’y avait donc pas trente-six solutions. Il fallait s’y attaquer sérieusement. Se poser les fesses devant cette machine et entrer en lutte avec elle. Mais à chaque fois que je m’y mettais, j’avais l’impression de m’agenouiller devant la cuvette des toilettes. Quand je tapais une touche, que je me mettais les doigts dans la bouche. Tout au fond. Alors j’hurlais contre la terre entière.

Un séjour de fin d'études aux Etats-Unis a offert une parenthèse bienvenue : veste noire en cuir achetée sur un marché de Lisbonne quelques mois auparavant, T-shirt blanc en V, décapotable rouge, San Francisco, les grands parcs, L.A., une nuit sur quatre à l'hôtel, les autres passées à dormir dans la voiture. A Malibu, on avait eu de la chance, on avait pu prendre une douche sur la plage.

Et je suis revenu de là avec la ferme conviction qu'il fallait maintenant être sérieux. Que ces trois semaines de voyage étaient amplement suffisantes pour être certain que je n'avais rien d'un routard, et donc pas nécessairement grand-chose d'un écrivain. Qu'il allait donc falloir trouver autre chose. Alors j'ai décidé d'aller faire un petit tour à l'université. Et c'est grâce à la fac, grâce à notre belle Université française, que j'ai découvert « Surveiller et Punir ». Et que j'ai finalement été guéri.

ACTE III – MATURITE

Si ceux qui se sont un jour vraiment risqués à un auteur comme [Foucault](#) ne peuvent plus jamais totalement être les mêmes, c'est parce qu'ils sont sauvés de ce mal que l'on connaît tous : celui de la quête de sens. Parce que ceux qui l'ont vraiment lu savent que, précisément, de sens il n'y a point. Ou plutôt que le sens même est toujours imposé

par certains au service de certains, que le sens est fragile et qu'il résulte de confrontations et de champs de forces. Que le simple fait de vouloir un sens, de le demander, de le réclamer, c'est prendre le risque de devenir la proie de ceux qui ne demandent rien d'autres que d'en donner. Ceux qui, comme par hasard, détiennent les places dominantes de pouvoir.

Quand j'ai lu Foucault par-dessus les épaules de Deleuze, j'ai immédiatement partagé l'idée que les anneaux d'un serpent sont plus compliqués que les trous d'une taupinière. Que Foucault est d'abord utile comme exemple, à faire travailler, encore et encore. Pas pour se laisser enfermer dans ses grilles de lectures. Si l'on est transformé par Foucault, c'est d'abord par ça, par là. Par cette idée que le seul sens à rechercher est dans la construction de son propre devenir. Foucault est celui grâce auquel j'ai appris que tout ce que nous considérons comme acquis, comme évident est en réalité une défaite de notre capacité à reconcevoir notre devenir.

Je suis reparti de toutes ces lectures et relectures avec quelques principes et concepts bien opératoires et qui fonctionnent à merveille. On peut les ramasser autour de quelques propositions-forces, bien utiles pour se laisser guider au quotidien.

Proposition 1. L'exercice du pouvoir est le propre de la vie humaine en société.

Pas de société sans relations de pouvoirs, sans gouvernement des hommes par d'autres hommes. Le pouvoir s'exerce, il ne se possède pas. C'est plutôt même l'inverse : le risque est toujours bien réel que l'ivresse du pouvoir possède celui qui l'exerce, la réciproque étant fautive. L'exercice du pouvoir est affaire de places occupées ainsi que de capacités d'action sur les actions des autres. Une société sans relations de pouvoirs ne peut être qu'une abstraction condensera magistralement Foucault.

Proposition 2. Le savoir est une source et un objectif du pouvoir.

Il y a une relation dialectique, même dialogique entre savoir et pouvoir, puisque l'un et l'autre se nourrissent l'un de l'autre. Il y a un sol « positif » de notre savoir à partir desquels sortent les troncs et les branches du pouvoir qui ensemencent à leur tour le savoir. Le savoir distribue les places, finalement organise les positions d'exercice du pouvoir et leurs relations. Parfois, mais seulement parfois, les rapports de pouvoirs peuvent dégénérer en rapports de domination. Mais le pouvoir, au fond, n'est pensable que dans sa confrontation à des forces qui potentiellement peuvent lui résister.

Proposition 3. Les relations de pouvoir sont d'autant plus puissantes qu'elles sont masquées.

Bien au contraire puisque l'objectif peut même être de les rendre invisibles, à l'image du fameux panoptisme de Bentham. C'est à cela que Bourdieu, souvent si mal compris, mais aussi parfois peut être un peu trop emporté par lui même, a consacré sa vie. Comprendre les logiques de reproduction sociale, de distinction, d'habitus qui donnent leur effectivité à ces phénomènes. Et toujours dans l'objectif d'aider ceux qui subissent cet habitus à s'en émanciper. Pas de doute, même si l'on ne partage pas tout, se laisser guider par l'exemple de Bourdieu, ça donne une éthique.

Proposition 4. Inutile d'espérer maîtriser, les hommes sont ainsi faits que lorsqu'ils sont ensemble, ils créent des choses qui les dépassent.

Des mythes bien sûr. Mais aussi et surtout des victimes expiatoires girardiennes récurrentes qui permettent de décharger les tensions et de continuer, après ces moments de pure folie, à continuer à vivre ensemble dans un désir mimétique autoréférentiel infini. J.-P. Dupuy a bien qualifié ce truc que créent les hommes malgré eux quand ils sont ensemble : l'auto-transcendance du social. Sans relâche, cette auto-transcendance doit être rappelée au service de la pratique du catastrophisme éclairé que Dupuy appelle de ses vœux.

Proposition 5. La connaissance, finalement, est toujours affaire de résistance.

Résister, quel qu'en soit le moyen ou la façon, c'est exister. C'est dans la résistance que se forge l'identité. Non que celle-ci suppose toujours la rébellion, mais parce que résister c'est simplement refuser l'évidence, refuser le monde tel qu'il est présenté dans son évidence. Résister peut conduire à accepter l'agencement des relations de pouvoirs si celui-ci paraît juste ou moins inéquitable que d'autres. Mais en conscience, sans jamais céder à la [facilité](#). Résister suppose donc de devenir un acharné du savoir. Puisqu'il s'agit de traquer ce qui se cache derrière des évidences dont le propre est, par nature, de ne point se laisser débusquer facilement.

Avec un schéma mental ainsi armé, regarder la décennie 2000 s'écouler s'est révélé une activité tout à fait passionnante. Parce que le temps avait fini de virer au gris foncé, très foncé. Entre la faillite de l'équipe de France de foot, les insultes d'Anelka et le retour d'Henry, l'affaire Woerth-Bettencourt après l'affaire EPAD-Fouquet's-yacht de Bolloré, après l'appart, le jet, les cigares, les universitaires toujours au basque qui ne voulaient rien comprendre à la LRU, les pauv' cons qui ne trouvaient rien de mieux à foutre que se suicider... Oui, [l'environnement](#) était devenu progressivement celui d'une crise financière, économique, sociale, sociétale, morale sans précédent depuis quatre-vingts ans. Il était pourtant évident que ce

que nous étions en train de vivre pouvait largement être [anticipé](#)...

Dans la hotte de mes capacités, j'avais progressivement développé au cours de cette décennie 2000, à force de pratique de stratégeste, un concept formidable : l'exemplarité. Ce concept qui m'avait donné l'énergie de vaincre le paternel en m'inspirant du métis, de refuser quelques postes plutôt bien payés en m'inspirant des exemples intenses des *beatniks*. Cette exemplarité qui avait fait que j'étais devenu un universitaire alors que j'aurais pu faire tant de choses moins bien.

Au début, mon concept n'avait pas spécialement d'ambition. Je voulais juste tenter quelque chose. Ça avait donné un petit texte sur [l'exemplarité](#), écrit pendant l'été et sorti fin 2009, passé évidemment inaperçu.

Je m'y essayais à quelques articulations créatives. Et si on avait oublié un terme ? Et si plutôt que de raisonner toujours sur deux points, toujours sur deux pôles – droite / gauche, blanc / noir, etc. – on était passé à côté de l'essentiel. Si on avait oublié que rien n'est pensable sans le triangle...

Il faut dire que cela faisait plus de dix ans que je voyais les ravages du calcul. Et que la seule explication robuste et donc la seule alternative à ces délires dans les milieux académiques autorisés était réputée être le

mimétisme. Alors, au début, chercher le troisième terme relevait un peu d'une blague. Ce n'était pas fait pour dépasser le cadre du dialogue entre initiés. Il ne s'agissait que de tenter l'expérience, de voir s'il y avait une trouvaille à faire. Juste par pur plaisir intellectuel. Et puis ça avait fonctionné. Au-delà de mes espérances, même.

Il faut dire que j'étais un stratéliste pour reprendre le concept consacré par le Général Poirier. Que la stratégie était ma discipline d'origine. Que j'avais passé les dix dernières années à enseigner que la stratégie consiste à assurer, sur la durée, la congruence entre les « exigences » de l'environnement et les « capacités » de l'organisation. Et que les nouvelles exigences de compréhension de l'environnement avaient trouvé quelque écho dans mes capacités singulières.

Persuadé de tenir ici un truc, j'ai invité à dîner mon plus vieil ami, celui que je porte toujours à mes côtés, qui m'inspire sans cesse, du côté des jardins du Luxembourg. Je lui avais envoyé un jet d'un premier bouquin que j'envisageais, sur lequel je transpirais sans relâche depuis des mois, mais qui n'avancait pas.

Et puis on avait refait le monde, comme d'habitude. Les gamins étaient détruits par un mimétisme ravageur, c'est ce qu'il soutenait. Et c'était dès l'école qu'ils s'enfonçaient. Et Paris fonctionnait maintenant comme un ghetto. Les mômes y restaient relativement préservés, mais

les barrières se dressaient de partout. Paris ne se laissait plus pénétrer. Et, alentour, ça partait en vrille. Alors oui, effectivement, le corps social était sous très haute tension. « Et si Sarkozy annonçait une baisse des retraites de 20 % ? Et si la moitié de l'Europe brûlait ? Alors dépêchez-vous de sortir un texte, n'importe lequel, lâchez les chevaux... Mais dépêchez-vous ! ».

Ainsi habilité, il ne restait plus qu'à foncer. Y aller. Tout balancer, quitte à faire ensuite comme aux Guignols : reprendre une vie normale, après... Je me retrouvais donc bon pour le front. Et je suis parti comme une fusée. À décharge, il n'avait pas eu à pousser bien fort. Et c'est comme ça que, comme toujours, je l'ai écouté, et puis j'ai fini par n'en faire qu'à ma tête.

Avec tout ça en arrière-plan, j'ai entrepris l'aventure, j'ai décidé de tenter l'expérience. Juste pour voir si l'ami Foucault avait eu raison, lui qui m'avait déjà été si utile en maintes occasions. Juste pour voir si mon triptyque *calcul – mimétisme – exemplarité* pouvait permettre d'événementialiser le réel. Pour tester la capacité du réel à résister ou à se laisser faire. Et voir quelles autres évidences pourraient ainsi se laisser débusquer. Voir où ça emmènerait. Réussir finalement ce truc qui fait rêver tous les scientifiques depuis la nuit des temps : anticiper l'avenir, rien de moins.

Et c'est comme ça que j'ai produit un premier O.E.N.I. Un objet écrit non identifié. Il était mal ficelé, pas vraiment achevé. Il s'intitulait *Mémoires de Crise (1) – RAM-EXIT*.

À l'écriture de ce premier tome, les briques se sont assemblées d'elles-mêmes. Une folle cohérence alimentait la folie du marché, folie qui reposait sur une solitude insondable des êtres ; solitude qui accompagnait, provoquait, portait l'emprise de l'espace marchand. Et le bain de sang, maintenant, vraiment, n'était pas loin. Il suffisait d'un rien.

Et j'avais vraiment pris peur en constatant que ce que j'écrivais le lundi se produisait le vendredi. Que la Grèce était déjà touchée. Que les conséquences sociales étaient hallucinantes. Que le modèle fonctionnait parfaitement. Qu'il permettait d'anticiper les évènements. Et que ça n'avait rien de [rassurant](#).

Tout allait donc continuer comme dans *RAM-EXIT*. La programmation était implacable, les données du problème étaient évidentes, l'avenir était écrit. L'Europe allait disparaître, une fois l'implosion de l'euro définitivement achevée. Aucune forme de [solidarité](#) ne résisterait à la folie du marché.

À l'écriture de ce premier O.E.N.I. me résonnait sans cesse ce passage du [Wall Street](#) de Stone où Gordon Gekko

convainc les syndicats de la *Blue Star* après avoir provoqué la crise de confiance. Qu'il les enfle jusqu'à la moelle pour mettre la main sur le liquide, sur les fonds de l'épargne retraite. C'était exactement ce qui était en train de se produire.

RAM-EXIT, donc. Parce que toutes les briques se glissaient les unes dans les autres. RAM, le sigle de la mémoire vive, celle qui permet de faire tourner la machine à calculer de l'avatar de l'*homo oeconomicus* : le *resourceful-evaluative-maximizing-model*, le REMM de [Jensen et Meckling](#).

Cette prodigieuse RAM qui a démesurément décuplé les capacités de cet individu obsédé par l'*exit* d'Hirschman. Cet individu qui, sans cesse, fait défection. Qui ne pense qu'au départ, à tout quitter, sans cesse. Qui a vu tout l'intérêt qu'il y a à entretenir une sorte de mouvement perpétuel.

Ce RAM-REMM-EXIT qui est aussi WIN. Qui a par nature, comme tous les financiers le savent, une préférence pour la liquidité. Et une obsession, et une seule : le plus, le toujours plus. Ce type insatiable, incorrigible, qui peuple notre modernité liquide pour filer [Bauman](#). Qui la provoque cette liquidité, sans relâche. Qui cherche sans cesse à vaincre son adversaire, le temps. Qui a mis au point l'*algo-trading*. Qui sans relâche arrive à aller encore plus

vite. Qui court après l'hyper vitesse de [Virilio](#), la rattrape, la dépasse. Et qui gagne. Toujours.

Ce RAM-REMM-EXIT-WIN donc, qui sait surtout qu'il n'a rien à craindre puisque tout se passe de gré à gré. Puisque le juge n'est pas habilité à trancher des accords librement consentis. Des choix d'exploitation, comme on dit. Qu'il n'est habilité qu'à trancher sur des triches avérées. Et qu'en aucune manière, ici, ce n'était le cas. Au contraire même, puisqu'il ne s'agit que de faire le meilleur usage de cette chose gravée au fronton des droits de l'homme : la liberté et son double, [l'envie](#).

C'est ce modèle de l'homme qui a définitivement provoqué la crise. Parce que, dans notre monde technologisé et globalisé, les progrès de la technique font que le réel, désormais, est d'abord le produit des modèles. La puissance des techniques produit un monde qui n'est plus constatable qu'*ex post*, après coup, en permanente transformation. « *On tire un lapin du haut de forme et le public applaudit* », pour reprendre la formule de Gekko dans Wall Street lorsque le gamin lui demande des comptes sur la *Blue Star*. Oui, la technique n'a de cesse désormais de produire le monde que l'on vit et celui qui arrive.

Les affaires Société Générale mais aussi Messier, Forgeard, Tapie l'ont parfaitement démontré. Et cette transformation opère avec d'autant plus d'efficacité que les

nouveaux « voyous » n'ont rien à craindre... du moins pour l'instant. Tant que la science et le droit sont les références. Car le problème de tous les « scandales » qui ont émaillé la décennie passée est celui d'un abus de confiance, au mieux celui d'un [délit de non-initié](#), dont les protagonistes des « affaires » se sont rendu coupables.

L'hypothèse sous-jacente à *RAM-EXIT*, c'est que la dématérialisation des échanges et leur globalisation ont fait entrer en crise le modèle rationnel-légal de Weber. Cette source de légitimité qui repose sur l'articulation de la science et du droit, du rationnel et du légal, qui fonde notre représentation de la démocratie. Ces deux mamelles scientifiques et juridiques qui justifient que l'on ait pu croire possible et souhaitable de laisser, toujours, le « libre » marché de faire son oeuvre.

Ces scandales et ces crises, dont *RAM-EXIT* met en évidence les racines, montrent que la seule issue se trouve dans un droit qui redeviendrait moral et politique. Car seules des formes nouvelles de techno-juridicité sont susceptibles de contenir les dérives intrinsèques de la technoscience. C'est donc un techno-weberianisme qu'il nous faut reconcevoir.

Ceci est d'autant plus urgent que la société reste si fragile, tellement en tension, toujours prête à l'implosion. Car le marché est un Léviathan qui ne saurait faire oublier que la [rage](#), à tout moment, peut reprendre les peuples.

Après l'accès de stress, pour ne pas dire de panique, suscité par *RAM-EXIT*, je me suis dans un premier temps rassuré en pensant qu'il restait deux attitudes hirschmaniennes. Que *ROM-loyalty* allait faire contrepoids. Mais arrivé au terme de ce second O.E.N. I., il a bien fallu se rendre à l'évidence : hélas, il n'y avait pas grand-chose à attendre de la loyauté hirschmanienne pour nous tirer d'affaire.

L'interrogation qui me traversait en écrivant *ROM-Loyalty* était en quelque sorte la suivante : puisque les lumières issues de l'union de la science et du droit fondent le sol positif – comme aurait dit Foucault – de nos républiques démocratiques, le contrepoids aux dangers d'une technologisation et d'une globalisation effrénées peut-il se trouver dans des formes renouvelées d'ordre pré-moderne tels que les a définis Schumpeter ? Des ordres sociaux fondés sur de nouvelles formes de loyauté et de fidélité à la tradition, pour filer Weber à nouveau.

Après avoir été porté par l'écriture de ce second O.E.N.I., la réponse s'est imposée comme négative. Car le principe [girardien](#), explicatif du mimétisme, dont on peut sérieusement défendre qu'il entretient une relation très étroite avec la loyauté, oui ce principe vise toujours juste mais aussi toujours après coup. Il fonctionne de manière

impeccable pour expliquer, mais il arrive toujours trop tard, après coup.

Le ressort fondamental des mouvements de panique se trouve dans la peur de la douleur, le *Pain Avoidance Model* (PAM). C'est ce que défendent (encore eux !) [Jensen et Meckling](#). Effectivement, je suis arrivé à la même conclusion qu'il n'y a rien à espérer réellement de la loyauté pour nous tirer d'affaire, pour faire contrepoids aux dérives intrinsèques du calcul : la loyauté caractérise un être humain pour lequel le refus de la douleur, la paresse chère à Cotta – physique, musculaire, neuronale... – constitue le ressort fondamental des actions.

La *loyalty* n'est finalement que l'expression politique de l'apathie. La *loyalty* est le moteur qui engendre le comportement de résignation. Et voici comment on retrouve un symptôme trop souvent occulté, et que le même [Cotta](#) est l'un des rares à rappeler : le régime politique démocratique est ultra-minoritaire dans notre monde. Quand les peuples ont un droit de vote, ils ne l'utilisent pas, ils s'abstiennent. Ils ne se mobilisent, ne sortent de leur paresse, que par calcul, pour la sauvegarde d'intérêts corporatistes. Pas pour un monde plus juste.

Avec l'œil du stratégiste, cette loyauté apathique se comprend aisément si l'on garde à l'esprit que *l'exit* est toujours coûteux. [James March](#) l'a en effet démontré définitivement : explorer est plus coûteux qu'exploiter.

Explorer déclenche toujours des coûts de transaction échoués. Explorer contraint toujours à l'abandon d'actifs spécifiques. Et il n'y a finalement que l'illusion d'une propriété autre, que l'ivresse de plus de croissance qui peut conduire à accepter de devenir déloyal, de pratiquer l'*exit*. L'*exit* libère mais suppose de renoncer. Il n'est envisagé que lorsqu'un dédommagement plus fort est espéré. Car il suppose, toujours, de prendre le risque d'abandonner, d'accepter d'être dépossédé.

Et c'est précisément ce refus de la douleur de l'exploration qui est au cœur de la *loyalty*. Parce qu'effacer le disque dur, la ROM, serait trop coûteux. Trop lourd. Insupportable. Chaque constat de départ impossible, chaque échec renforce alors la *loyalty*, par l'un de ces procès paradoxaux qui font que la victime se solidarise avec son bourreau. Qu'elle préfère même s'effacer, se cacher, plutôt que d'affronter le réel dans un combat [perdu d'avance](#).

La *loyalty* est l'absence même de pensée d'un devenir. Bien qu'essentielle à toute société, elle est politiquement haïssable, du moins dans la forme idéale formulée par Hirschman. Elle interdit la (re)conception du nouveau au motif d'un impératif de respect des conventions, au principe que la tradition doit légitimer l'exercice du pouvoir. Tu respecteras et tu honoreras ton

père et ta mère... même si tu juges qu'ils ne le méritent pas. Tel est le ressort viscéral de la *loyalty*.

Une *loyalty* qui, toujours, ne peut que s'affronter avec l'*exit*. Mais une *loyalty* qui est lente, qui est poussive, qui ne supporte pas le changement. Une *loyalty* que le double mouvement de globalisation et de dématérialisation n'a de cesse de chahuter. Et qui finit par n'avoir plus d'autres perspectives que de prendre les armes ou d'en finir.

Considérer certains faits à la lumière de cette *loyalty* met en évidence combien il est au mieux inconscient, au pire d'un cynisme insupportable de (se) jouer ainsi avec la force de la tradition. Comme cette lecture de la lettre de Guy Môquet, alors que l'on s'extrait soi-même de tout respect des symboles. Comme ce débarquement dans la cité des 4000 – haut lieu s'il en est aujourd'hui de formes de *loyalty* à la bande, à la « famille » – alors même que l'on avait promis d'y passer le kärcher et que l'on est le symbole de ce contre quoi s'est construit le clan : le pouvoir dominant.

Alors oui, quand cette déclaration de guerre de l'*exit* à la *loyalty* se passe au moment même où une manifestation de plus d'un million de personnes dans les rues contre les retraites se déroule ; lorsque l'on est aux prises avec une affaire Woerth qui s'étend et qui enfle. Lorsque l'on tente de provoquer les formes de *loyalty*, de

les attiser, de les dresser les unes contre les autres pour reprendre le contrôle de l'agenda médiatique ; oui, voilà des formes évidentes d'abus de confiance caractérisés.

À trop désigner les barbares, à trop jouer au pompier pyromane, voilà qui est irresponsable et pourrait bien nous amener à des formes nouvelles de guerre civile. Parce qu'on ne joue pas impunément sur la loyauté des petites gens. Parce qu'on n'appuie pas sans risque sur les névroses de ceux qui n'ont pas pu dépasser les drames de leurs histoires personnelles. Parce que *ROM-Loyalty* se termine dans le sang. Selon les mécanismes bien connus qui font entrer dans une véritable [chute libre](#).

On pourrait considérer que l'accusation d'abus de confiance caractérisé portée ici est trop forte. La réponse est non. Parce que, de deux choses l'une. Soit les armées de conseillers rémunérés plusieurs dizaines de milliers d'euros chaque mois ne connaissent pas Hirschman, pas Foucault, pas Deleuze, pas Bourdieu, pas Mauss et alors ils abusent leurs émoluments puisque leur incompétence par inculture abuse notre confiance. Soit, au contraire, ils savent, ils connaissent, et alors c'est encore pire : l'abus de confiance est prémédité puisque tout acte est posé pour maintenir une véritable arnaque généralisée.

La conclusion de *ROM-Loyalty* est donc sans appel. Ce n'est pas dans la tradition, du moins pas dans la forme mimétique qui sous-tend toute dynamique traditionnelle,

qui prédétermine les comportements, que la technoscience trouvera les linéaments de nouvelles formes de techno-juridicité propres à contenir les dérives de l'*exit*. Bourdieu avait tort, hélas, lorsqu'il déclarait : « *La sociologie exerce par soi un effet – qui me paraît libérateur – toutes les fois que les mécanismes dont elle énonce les lois de fonctionnement doivent une part de leur efficacité à la méconnaissance [...] on comprend que la sociologie se voit sans cesse contester le statut de science, et d'abord évidemment par tous ceux qui ont besoin des ténèbres de la méconnaissance pour exercer leur commerce symbolique* » (in *Leçon sur la leçon*, 1982, p. 20-21).

Non, savoir ne guérit pas, seule l'action guérit. Non, la sociologie n'exerce pas « par soi », mais seulement quand elle vient nourrir ceux qui ont jugé raisonnable d'agir d'abord et de comprendre ensuite. Non, la sociologie ne libère pas *ex ante* mais *ex post*, pour aider à comprendre, à rationaliser à justifier. Elle n'aide pas l'action, elle ne peut que libérer une fois l'action entreprise. C'est sa plus grande faiblesse face à la froide rigueur de l'économique. Mais c'est ce qui peut faire sa grande force pour nourrir la chaleur de l'action politique.

Et c'est pour ce motif que la figure d'Obama traverse tant *RAM-EXIT* que *ROM-Loyalty*. Parce que ce *smart guy* est peut-être le meilleur exemple que l'on puisse

trouver aujourd'hui pour nourrir de nouvelles formes de *VOICE* d'Hirschman, de prise de parole face aux situations de déclin. Parce qu'il est celui qui rend aujourd'hui légitime et compréhensible, y compris et surtout pour les plus jeunes, pour ceux qui sont démunis de capital symbolique, culturel, social, les accusations d'abus de confiance de notre monde actuel.

Cet Obama au charisme ravageur. Ce charisme qui a quelque chose de divin. Oui ce charme qui pourrait bien être la seule chose susceptible de sortir la techno-cité de l'auto-destruction à laquelle elle est, sinon, promise, si l'on laisse le *RAM-EXIT* se jouer de la fragilité du *ROM-Loyalty*.

Ce charme qui semble être le seul susceptible d'ouvrir réellement de nouveaux possibles. Ce charme, excroissance du charisme, cette troisième source du pouvoir légitime chez Weber. Ce charisme qui n'est jamais donné, qui se conquiert dans l'épreuve, face à l'adversité. Ce charisme qui suscite le respect d'abord parce qu'il prêche [toujours le meilleur de l'humain](#).

Ce don du charisme qui peut dès lors appeler, de manière légitime, le contre-don. Ce don qui irrigue effectivement les discours d'Obama depuis son [discours](#) fulgurant à la convention démocrate de 2004. Un don entendu au sens de cette triple obligation du donner-recevoir-rendre pour filer un très fin [connaisseur](#) de

Mauss. Ce don que l'on ne saurait sérieusement considérer comme un acte désintéressé. Que ce reproche fait à la sociologie maussienne est mal pensé...

Le don restera toujours une forme fondamentale des échanges humains, aux côtés du prix et de la contrainte. Le vrai débat ne porte donc pas sur la pertinence ou non de (re)penser le don, mais d'interroger la force de celui-ci comme d'un acte d'abord gouverné par la bienveillance pas dans d'une action désintéressé.

Car là où l'utilitarisme postule, avec cynisme, la malveillance une pensée réelle du don peut se reposer sur des postulats de bienveillance et d'intégrité. Un don qui nourrirait la *voice* en créant de la confiance. En étant susceptible d'avoir raison de la solitude et de la peur, ces deux mots qu'une pensée strictement utilitariste cherche à cheviller au corps de l'individu pour mieux lui paralyser l'esprit.

Ce don, c'est celui des exemples légués, des inspirations qu'ils suscitent. C'est par cette vertu de l'exemplarité qu'un système devient réellement opérant. Un don indissociable d'obligations. Des obligations qui obligent au dépassement de soi, de son égoïsme, de la folie individuelle qui nous habite tous, d'une manière ou d'une autre. Et dont on ne se grandit que par accès à des exemples autres, inspirants, moteurs.

À la lumière d'un don ainsi conçu comme exemple bienveillant, il devient légitime de juger des actes à l'aune de leur exemplarité. De l'inspiration qu'ils suscitent. Des rires et de l'humour qu'ils déclenchent. De l'ivresse et de la passion qu'ils provoquent.

Ce don de la bienveillance paternelle qui sauve le jeune Sheen du Wall Street d'O. Stone. Lorsqu'il recouvre la vue. Qu'il constate que le plomb est bien plus lourd que la paille, que le soleil se lève bien à l'est. Que la boussole, la carte de son père, est bien juste. Qu'il serait irénique de penser qu'un jour des possédants pourraient ne plus exploiter des dépossédés.

Depuis la nuit des temps, capital et travail sont bien par essence toujours en conflit plus ou moins virulent, plus ou moins exprimé, toujours à l'état de potentiel comme dirait P. Lévy. Car c'est toute société qui est traversée de relations de pouvoir, toujours, comme Foucault a mis tant de temps à le formuler mais y est finalement parvenu de manière définitive.

Le reconnaître ne constitue en rien un renoncement. C'est au contraire un appel vibrant pour que soient jugés ceux qui possèdent, qui sont davantage nantis, sur l'autel de l'éventuelle malveillance de leurs actes. C'est un appel pour que, toujours, la seule question qui vaille dans une démocratie reste celle du contre-pouvoir et l'obligation de

reddition. C'est un appel pour que l'économique reste bien encadré, toujours, par l'action politique.

Et ce système politique ne devient « operating », opérant, que lorsque la parole, la voix, dispose de références sur lesquelles prendre appui. Des exemples. Qui charment et attirent. Qui sont au principe du triptyque *charisme-don-exemplarité*.

Ce troisième ressort des actions humaines, l'exemplarité, est le seul susceptible à pouvoir faire réellement contrepoids aujourd'hui. Au nom de l'impératif de politique de repenser le souci de bienveillance. Cette bienveillance au nom de laquelle tout exercice sans mesure du pouvoir doit être condamné sans autre forme de procès. Avec une fermeté non négociable.

C'est au nom de cette même bienveillance que les stock-options doivent être abrogées, enfin. C'est avec cette lecture de la bienveillance que devraient être réexaminés, pour abus de confiance, les dossiers Bouton, Forgeard, Messier, Zacharias et consorts. Parce que les fortunes faites grâce à la technoscience doivent être condamnées comme autant d'abus de confiance caractérisés au nom de ce *charisme-don-bienveillance-VOICE*.

Parce que, muni de cette grille de lecture, il est insupportable d'entendre qu'il y aurait des responsables des succès mais qui ne seraient pas coupables des échecs

une fois venue l'épreuve du temps long et épais. Parce que seul les arnaqueurs, et je pèse ici mes mots, encaissent des bénéfices instantanés au nom de promesses futures qui ne se réaliseront jamais. Voilà qui est immoral. Voilà qui est tout simplement intolérable. Aux yeux de l'exemplarité. Il faut donc réviser tout ceci. Et obtenir des condamnations, fussent-elles symboliques.

L'exemplarité est la seule voie politique d'avenir.

Pas celle qui est promise par le gros temps des affaires. Pas après toutes les « affaires ». Pas après s'être extrait de tous les symboles. Pas après les avoir tous piétinés. Tendre les lignes politiques, dresser les égoïsmes les uns contre les autres ne sauraient, jamais, nourrir quelque forme d'exemplarité que ce soit. Ceci n'est jamais que la meilleure semence des graines les plus populistes.

L'exemplarité, la vraie, ne se commande pas. Elle n'est pas possédée. Elle n'appelle aucune mise en scène. L'exemplarité, la vraie, est attribuée par ceux qui acceptent de se laisser guider par un exemple. Jamais, elle ne se gère pas par des communicants, aussi malins et rusés soient-ils.

L'exemplarité ne se maîtrise pas. C'est son charme. Elle s'exerce par elle-même. Et c'est au nom de cette exemplarité que doit être menée, dans notre monde immatériel, la révolution du droit au nom d'une certaine

idée de la justice, de l'honneur, de la bienveillance, de l'importance du don qui oblige. Dans tous les sens du terme.

L'exemplarité, la vraie, compose avec la vertu libératrice du marché. Mais elle doit s'acharner à l'arrêter lorsque celui-ci retire leur dignité à certains. L'exemplarité respecte les traditions qui le méritent, mais les met en question et en cause quand la contrainte se mue en oppression insupportable des esprits.

Et c'est dans son courage et son intégrité à procéder par de telles actions ago-antagonistes, dialogiques dirait Morin, bref par le respect qu'impose de lui-même l'exemple culturel, que l'exemplarité devient mère des actions et aventures réellement collectives. Parce que c'est elle qui engendre la confiance.

Cette confiance qu'il ne faut jamais abuser en donnant à penser qu'une alternative à l'incertitude serait possible. Car, dans ce cas, on fait toujours le jeu du pire. Parce que les crises ne sont jamais que les drames de l'Histoire, lorsque celle-ci ne se laisse plus porter par le procès de l'évolution paisible et uniformisatrice pour reprendre la distinction d'Aron.

Et face aux crises inévitables, seule la confiance dans des exemples bienveillants, pris comme sources d'inspiration parce qu'ils sont gouvernés par le sens de la

responsabilité des actes, l'anticipation honnête, bien que toujours impossible à mener avec complétude, de leurs conséquences permet de nourrir la seule chose qui nous fait tous tenir : l'espoir.

Cet espoir qui constitue la plus grande des ivresses. Qui permet de survivre aux crises. Qui donnerait même envie de les affronter voire de les provoquer. Parce qu'il nourrit l'ivresse d'approcher peut-être, un jour, la hauteur de ces exemples qui nous ont nourris, depuis l'enfance.

Alors, au nom de l'exemplarité qui nourrit la voice, chapeau *Mister President*. Bravo d'avoir rappelé que lorsque les actes sont gouvernés par la bienveillance, alors, au lieu de faire « pschitt », les actions peuvent enfler. Le battement d'aile de papillon peut déclencher un raz-de-marée. Qu'il peut se transformer un véritable tourbillon qui met tout [cul par-dessus tête](#). Le web 2.0 décuple ces possibilités, assurément, que partant de nulle part, un machin qui n'aurait jamais dû exister peut prendre forme. Qu'il le [peut](#). Tout simplement.

FIN

*Jean-Philippe DENIS est Professeur de Sciences de
Gestion à l'Université Paris Ouest Nanterre la Défense
(Paris X)*

